

Passé simple

Philippe Talé

Avec toi, Gagi

**"Grand âge:route de braises et non de cendres
Nous qui mourrons un jour,disons l'homme immortel
au foyer de l'instant"**

Saint John Perse

Recueillement

C'était le temps des formules.

A dix ans, on se perd dans les grands mots. Alors qu'à cet âge, il ne serait pas trop tôt pour apprendre qu'on ne sait rien, on vous entube dans la cervelle, des réponses toutes faites, à des questions qu'on ne se posait pas,

" Cueillir", le mot nous était familier. Cueillir une balle, des oeufs, des fraises, des cerises ou des asperges.

Re-cueillir ? Bien sûr: on ne cueille pas tout à la fois. et indistinctement. On ne mélange pas les pommes mûres et les vertes, les nèfles à point et les coties ...

Mais se recueillir? Nous l'avions entendu dès les bancs du catéchisme: on nous invitait à *nous recueillir*

. Nous ne savions pas ce que cela voulait dire Pour avoir l'air ou pour n'être pas vus, nous fermions énergiquement les yeux. Tenter surtout de répondre aux questions toutes simples qu'on allait ensuite nous poser. Telles que: "Qu'est-ce que Dieu?" "Que veut dire la virginité de Marie?" (Il y avait une flopée de "Marie" chez les filles des autres bancs, qui attendaient avec malice nos réponses!) Ou encore ce fameux "fruit de vos entrailles" si mystérieux "Entrailles" pour nous, c'était des tripes et des boyaux, avec des gripes intestinales, des lavements ou des diarrhées: tout ça ne sentait pas bon. Ou, ce qui en fin de compte nous semblait plus amusant; "Combien d'anges peuvent se tenir en équilibre sur une tête d'épingle?" Mais, si savant que fût le manuel, il restait muet sur ce problème épineux...

Catéchisme: extinction des feux de la poésie

Nous fixions la porte du tabernacle, pour nous donner, (à nous), une contenance. Recueillement: mystère ou néant... Nous avions mal aux genoux écorchés. Nous attendions le signal qui nous permettrait de nous asseoir, quittes à nous lever pour répondre sans faillir aux grandes questions théologiques...

Recueillement...Le mot sentait la poussière et la cire,la contrainte et l'habitude,la solitude et la promiscuité,la menace et la faim car la matinée d'école avait été longue et l'estomac protestait....

C'est ainsi qu'avec de communs bavardages,on dépouille des mots de leur sens le plus sacré.

*

Plus tard,j'ai su me distraire sans m'éparpiller,me ressaisir,me concentrer,et même, quand je me croyais perdu,me retrouver..'

Se recueillir,ce peut être s'enfermer,s'abandonner à une sorte de schizothymie qui,d'un aveugle,fera un soi-disant ou prétendu voyant...

Se recueillir,c'est en réalité garder l'esprit ouvert - sans qu'il reste vide!

J'ai compris que le recueillement,pour demeurer sain, devait devenir un échange.Il m'est arrivé de passer une semaine chez des moines dont le silence même était une intense communication..Je sais aussi qu'en ne disant mot,en écoutant,chaleureux et fraternel,les pauvres diables de mon hôtel miteux à Saint Ouen,je leur apportais,de moi,autant qu'ils m'offraient d'eux-mêmes...

Mais c'est de *toi* surtout,Gagi,que j'ai appris à me rassembler véritablement,-à ne pas me dissiper,à ne pas m'éparpiller c'est à dire à ne pas me perdre.Le recueillement c'est d'abord cette réconciliation avec soi-même.Il peut seul accorder un jugement,dont l'émotion n'est pas absente,et une quête persévérante de décisions raisonnables..

Sans cesse je t'ai regardée faire.

Un gâteau,une démarche,une lettre,la visite d'un musée,le choix(toujours modeste) d'un restaurant,une rencontre d'amis,l'aménagement d'une pièce,la plantation de rosiers,l'installation de rideaux à nos fenêtres,la récolte de fraises ou de pommes de terre nouvelles dans notre jardin,une promenade émue (et recueillie...)dans l'Englischergarten,une ascension du Cambre d'Aze,un voyage en terre proche ou lointaine,..tout ce que tu entreprenais,avec un zèle quasi-religieux,était achevé,parachevé,sans tapage.Et c'était bien.

Tu aimais ce qui est proche, en restant retenue. Tu faisais plaisir sans courir après le consensus.

Si, de la pitié, on faisait un devoir, tu te méfiais. Et surtout elle ne devenait jamais un plaisir ! Devant ceux dont la chair est à vif, la compassion, même sincère, apparaît quelquefois comme une indécence : il lui convient de rester discrète même (surtout?) si elle est efficace.

Tu n'étais jamais loin de rien : une émotion dans les propos d'un voisin, une question dans le regard d'un chien, la soif d'un géranium...

Sachant par expérience (car la guerre, tu l'avais subie bien plus que moi et plus jeune !) que le bonheur est rare et la vie, fragile, tu t'amusais à la fois gravement et ingénûment, épanouie et recueillie. Cette sérénité douce, bien loin de relever d'une impassibilité naturelle, tenait d'une disponibilité modeste mais perspicace et efficace où la générosité était sans appareil.

C'était toi, à nulle autre semblable .

U eta
it moi,-
moi qui

9

n'ai pas
su te
retenir !

Les cris,même d'amour...

Ma
is,le
chagrin,
comment
pourrais
-je le
bannir?
Avec
un mot
soudain
qui me

vient à la tête,

Je t'offre bien des vers,observance obsolète,
Dans l'espoir qu'un sonnet pourra nous réunir!

L'alcool des mots n'est pas celui dont on s'enivre ...
La peine, on ne pourra l'enfermer dans un livre ;
Les cris,même d'amour,restent sans lendemains.

J'attendrai qu'avec toi s'apaise ma détresse.
Et si ma main ne peut te faire de caresse,
Mon poème peut-être en calmera la faim.

Comment comprendre cette rage de te faire des vers
que tu ne liras pas? De tenir des propos que tu n'entends plus?

Refus d'un "réel" que ne peut remplacer nul
imaginaire ?

Présence et préséance de l'espoir et du rêve envers
et contre tout ce qu'on nomme le vrai ?

Sur quel fil tenir, qui oscille entre la vérité et le
songe ?

"Debemur morti, nos nostraque" dit Horace. Ce à
quoi nous tenons, et qui nous tient tant, ne mourra qu'avec
nous ! Tant que le temps existe pour l'un de nous, nous restons
contemporains, aussi profond qu'on puisse creuser ce mot
apparemment banal.

Pour moi, tu ne seras morte que lorsque j'aurai
cessé de vivre.

c. Notre vie

Dans un ciel
soudain bleu, de l'orage
lavé,

Dans l'appel
silencieux des horizons
immenses

Dans une main tendue
ou dans un poing levé,

Dans l'éveil ingénu du
jour qui recommence,

C'était un
bonheur sage et fort mais
sans démenace,

Qui pouvait retrouver
la mer sous le pavé,

Où la raison chantait autant que la romance
Et qui savait s'offrir sans se voir entravé .

Un bonheur sain et gai jusqu'aux métamorphoses
Qu'on voyait savourer les êtres et les choses
Et qu'on ne comprendra si l'on n'est amoureux ...

Nous étions sans façons heureux d'être nous-mêmes,
Contents de nous aimer, satisfaits qu'on nous aime ...
C'était tout bonnement notre vie à tous deux

à toi, Gagi,- comme tout le reste

Le paradis m'a quitté .Il ne m'a pas exclu; il s'en est
allé . Ce n'était pas un paradis d'artifices, savamment composé,
rigide et solennel. C'était un beau jardin, naturel C'était un
Englischergarten. Non pas un paradis peint" où sont harpes et
luths" comme dit Villon.

Je sais où se trouvait le paradis terrestre. Non dans
un pays chimérique mais, tout bonnement, là où tu étais, -plus
précisément, partout où nous étions ensemble... C'est vrai qu'il
y avait toujours un malheureux quelque part mais jamais chez
nous un souci n'a voulu effacer un rêve pas plus que la joie n'a
pu chasser la compassion.

Nous connaissions le paradis ; nous aurions, si nous
l'avions pu, vidé l'enfer .

Murs inutiles

Hauts sont les murs du cimetière
Où l'on va déposer les morts...
On les dirait d'un château-fort!
De belle et de solide pierre...

On les croirait d'une barrière!
Nul, c'est vrai, ne traîne dehors :
On dit ici que chacun dort
Bien sagement sur sa civière...

Murs d'apparat, murs inutiles,
Clôture et protection futiles,
Qui donc veut-on reclure ici ?

Ne sont pas là ceux que l'on aime !
Gagi, pour y rester toi-même
Il faudrait que j'y sois aussi.

c.Totalitaire...

Il était prêt
à renoncer à tout pour
des riens qu'il jugeait
précieux:des idées,des
formules,des
phantasmes noués en
slogans,-quand "les
autres" n'étaient plus
des êtres de chair mais
des images bardées de
majuscules:l'Ouvrier,le
Patron,le Militaire,le
Propriétaire,le
Chef,l'Apôtre;quand le
Bon était d'emblée
charismatique,même imbécile,et le Méchant,débile même
lucide.

D'une puce, il faisait un tigre;d'un aigle,un poulet

Un insomniaque qui s'inventait des rêves et des
cauchemars. Qui ne pensait que guérilla quand il ne lui fallait
qu'un bon somme

*

Je n'avais pas une tension normale quand je t'ai
connue:je n'en avais pas fini de prendre le rêve pour du révélé
Je n'avais pas fait mon rire des prophètes!Les "Pensées" de
Pascal,je les aurais cherchées jusque dans la salle d'attente du
dentiste!S'il y a des illusions nécessaires,il n'est pas bon de
leur donner un statut canonique...

Ta seule présence m'en a peu à peu guéri.

C'est que,totalitaire,toi,tu n'aurais jamais pu l'être.

Ta nature,plus encore que ton éducation,s'y
opposait! Tu tendais à - sans tension morbide,à ta place et à ta
façon qui étaient discrètes.

Tes choix personnels n'allaient pas à la
transcendance,-un mot que tu ne prononçais pas.Trop libre
d'instinct pour être portée à adorer.O génuflexions,o cantiques!
Les idoles,ce n'était pas ta tasse de thé.Tu admirais sans
d'emblée révéler.

Trop intelligente pour être ce qu'on appelle, par préterition, "intellectuelle", tu n'étais pas des concepts. Tu ne te faisais pas des idées, tu comprenais. Ce qu'on nomme naïveté est parfois paresse plus que générosité. Tu aimais la sagesse pour sa valeur au quotidien.

La morale ne laissait pas la pratique en déshérence : elles étaient toutes deux, chez toi, congénitales. Nul ne pouvait distinguer ta manière de vivre et ta façon d'être Tu pouvais, comme un chacun, commettre des erreurs mais jamais je ne t'ai entendue dire une sottise, moins encore une méchanceté...

Des Gagi, il en est peu !

Je l'ai su.

.c.Poser

Je voudrais te
montrer mon zèle,
J'aimerais vers toi
m'envoler
Mais je suis un
oiseau sans ailes
Et ne sais où devoir
aller !

c.Existe-t-il

C'était hier
notre âge d'or,
C'est aujourd'hui
l'âge de pierre
Je me le dis quand je

m'endors

Dans un lit qui semble une bière ...

Unique en ta réalité,
Tu restes, ma lumière brève,
Mon illusoire éternité
Dans la vérité de mon rêve,

O toi qui faisais tout chanter,
Feu qui ne laissais pas de cendre,
Modeste dans la liberté
Et, dans l'audace, douce et tendre

Loin de tous les chemins battus,
Nous avons suivi notre route,
Sans faire montre de vertu
Sans mettre le bonheur en doute

Or me voilà bien mal en point
Fidèle à jamais solitaire
Et je pleure en serrant les poings
Mon amour qu'on a mis en terre !

Un amour qui se vive à deux
Existe-t-il, qui va le dire ?
Qui ne finisse, malheureux,
Entre désespoir et délire...

Poser, tu n'aimes pas : on le voit bien dans les yeux
de la petite de cinq ans qui attend pour la photo. Une tresse
derrière l'épaule, l'autre, devant; la main gauche sagement sur
le genou; la robe un peu relevée pour en faire ressortir les plis.

Tu attends, intimidée. Un peu inquiète qu'on te prête
tant d'importance. Sans doute as-tu envie d'aller vite jouer...
Cette petite fille qu'on regarde, elle veut bien rester là mais
c'est long ...

Tu as l'air un peu triste. Ta mère t'aime beaucoup
mais tu n'es pas comme les autres, qui ont un père... A la maison,
c'est une souffrance; à l'école, c'est un affront. A cette époque

lointaine, les familles demeuraient au moins apparemment unies. Tes amies de la classe te plaignaient d'être abandonnée, les autres s'en étonnaient comme d'une faute. La maman te chérit mais tu lui appartiens. Clairement ou confusément, tu sens que ce n'est pas normal et tu en souffres sans rien dire .

Tu ne sais pas "poser", affecter, faire des façons... Feinte, simulation, ostentation: des attitudes qui ne sont et ne seront jamais de ton goût... On te demande de "paraître", ce n'est pas dans ta nature. Le carnaval ? Oui, mais sans masque .

Tu n'étais faite pour aucun simulacre Contrairement à ceux qui se croient mystérieux parce qu'ils sont obscurs, tu vivais, comme tu pensais, -clairement ! Tu n'étais pas seulement sincère : tu étais vraie Incapable de te mentir .

Je retrouve en cette photo ce que tu as toujours été : pas seulement une image mais un miroir .

Chacun pouvait, s'il le voulait, s'y voir dans sa vérité ; heureux s'il savait discerner, au-delà, ce que tu étais, -toi !

L'appel de la nuit

Des troubles qui ne sont que des fantômes, des embarras qui ne sont que des appétits, il peut arriver cependant qu'ils fassent partie de nos plus hautes certitudes.

Parce que nous n'avons pas de bons yeux ou que nous ne savons pas regarder, il est même des évidences, qui nous échappent.

Une certaine ignorance consentie trop aisément ou, pire, une propension à s'accommoder du mystère, sont plus néfastes qu'une assurance illusoire. La nuit porte plus de rêves que de conseils; elle convient aux gobeurs de lunes. Or les beaux rêves font les réveils difficiles. et, s'ils ne relèvent d'aucune taxinomie, certains rapaces nocturnes, ne sont pas les moins funestes...

Dès Pisistrate, la chouette figurait sur les monnaies d'Athènes au revers de l'effigie d'Athéna, à qui elle était consacrée. Ce n'était pas un symbole de paix. La déesse aux yeux verts, perçants et hallucinants comme ceux d'un vautour, veillait, du haut du Capitole, même la nuit, sur la cité toute entière. Sagesse peut-être... Avant tout, menace!

La nuit appelle à ne pas comprendre, à s'abandonner, à se livrer. C'est un vertige. Un relâchement qui vire à l'oubli... Ce qui obscurcit dissimule. Mais les fabulateurs sont peut-être des menteurs qui se mentent. et le mensonge, nécessaire à ceux qui les écoutent Si quelqu'un est en manque d'espérance, ne lui reprochez pas un drogue douce!

Ce merveilleux instant que fut notre vie, serti dans le temps devenu immobile, c'est notre modeste mais réelle éternité.

Sa lumière brille encore assez pour que ma nuit
quelquefois s'illumine .

On a parlé de toi, Gagi, - mais sans génie,
Dans "Ouest-France" où souvent le souffle reste court;
On a parlé de toi sans fleur ni litanie:
Aux sourds, c'est bien en vain qu'on ferait un discours ...

Fidélité discrète et constante harmonie,
Offrande sans vertige, arcanes de l'amour,
Cession sans gage, étude et vanité bannies,
Pourtant, est apparu, timide, un mot : toujours ...

On ne pourrait douter que Chardonne eût mieux fait,
Qu'un mot de Thomas Mann aurait eu plus d'effet,
Mais ce n'est plus ainsi qu'on parle à notre époque .

Réjouissons-nous donc qu'entre foire aux cochons
Et trémolos, fort bien payés, d'Alain Souchon,
Dans "Ouest-France", l'Amour soit un dieu qu'on évoque ...

C'était le
bon temps.Nous le
savions...

.c.Manger seul

Même à
nos tout débuts,tu
"mettais"la table et si
nous n'avions pas
grand chose à y
déposer,-qui nous
paraissait tout de
même succulent :
soupe,
omelette,yaourt- nous
aimions nos rites : le

repas était une cérémonie,un sentiment qui se concrétisait en
offrande,en partage,en communion."Je te sers?"demandions-
nous.L'apparat était modeste mais il n'était pas qu'apparence.

Nous voulions montrer,démontrer,comme on
s'incline,comme on tend la main,-la réalité de nos attentions .
Il y avait quelques fleurs sur la table et si nous n'avions pas
alors,il s'en fallait,de la porcelaine de Meissen,tu avais pris
soin,avant même notre mariage,d'acheter de la simple mais
plaisante vaisselle...

Merveilleuses retrouvailles autour de la table,dans
la chambre de bonne de Suzanne,dans l'appartement de Jeanne,
dans notre logement d'étudiants à Ste Geneviève,dans notre
petit pavillon de la Tourvoie.

" Assieds-toi" m'avais-tu dit Car j'étais resté debout
tant que tu n'avais pas pris place.Nous étions de vrais
convives,qui ne font pas que se restaurer en même temps.Nos
"cérémonies" tenaient d'un humour grave et complice.

Chipoter,bâfrer,s'empiffrer?"Manger,un besoin de
l'estomac;boire,un besoin de l'âme"disait l'Oncle Benjamin dont
la sagesse n'atteignait pas forcément le sublime.Boire et
manger ensemble tenait de la fête ; seul,ce n'est plus qu'un
besoin qui relève de l'hygiène... On a envie de fermer sa porte
comme on le fait pour les WC...

Partout où je suis, Gagi,je pâtis de ton absence .
Partout,mais,plus qu'ailleurs,à table où jadis nous étions de
grands seigneurs n'ayant heureusement que nous pour
serviteurs .

...Je prends maintenant mes repas comme on se
gouverne . Tu ne lèves plus ton verre avec moi... J'ai bien soif !

La mémoire et les yeux

Gagi, je n'en crois pas ma mémoire et mes yeux!
Je ne vis pas au creux d'une terre déserte,
Je n'aime pas une ombre, à mon chagrin offerte...
Je te vois. Et j'entends ton rire mélodieux!

C'était -et c'est encor- un paradis où Dieu
Jeune comme le jour nouveau, d'un pas alerte,
Allait, en souriant à toute joie offerte
A l'aise près de nous autant qu'il l'est aux cieux ...

Je ne me plaindrai pas du présent. Il subsiste
Tout cet heureux passé qui chasse le vent triste!
Sa grâce, chaque jour l'apporte au jour suivant ...

Humble et sublime ensemble, ainsi fut notre histoire;
Ainsi demeure-t-elle encor en ma mémoire,
Et ton âme sourit dans ton regard vivant.

Une main qui frôle un cheveu,
Un regard qui s'offre en silence
Et dans un murmure, un aveu
Discret mais pur d'ambivalence .

Un coeur dans sa dualité,
Un baiser qui vient sans attendre
Un rêve fou d'éternité ;
Comme un pain qui demeure tendre .

Plus fort d'être moins enflammé,
C'est un amour sans démesure ;
Univers sans cesse animé
D'une présence qui rassure .

C'est le passé toujours vivant
Que l'on peut revivre en arrière,
C'est le présent qui vient d'avant
Et l'avenir, cette prière ...

Non, Gagi, non, nous n'allons pas
Nous quitter, mon inconsolable :
Nous allons tous deux d'un seul pas
Lutter contre les vents de sable

Sourds aux prestiges du désert ,
A travers le temps immobile
Nous retrouverons l'univers
De l'amour brûlant et tranquille ...

Et sans marcher sur les genoux
Et sans proclamer de message,
Nous nous redirons à part nous
Que seule la tendresse est sage.

Nous irons tous deux, mon amour,
Demain comme hier, - tous les jours .

Le droit chemin

Il y a l'un,proposé par la raison...

Et l'autre que cherche,pour reprendre la distinction de Pascal,le "coeur",-avec sa propre logique.

Parfois tous deux différents,voire incompatibles.

Il n'existe pas de chemins tout tracés,

Viendra peut-être le temps où les implants électroniques et les batteries d'électrodes empêcheront un chacun-ou lui éviteront!-de choisir sa propre route.Chaque cerveau trouvera "son" bon sens aisément:il y sera préadapté!Ainsi on naîtra non avec un permis de se construire,de se conduire mais avec l'obligation d'aller dans telle direction! Merveilleuse liberté...

Nous y allons;mais nous ne sommes pas encore dans "le meilleur des mondes"Il reste des sentiers et des routes,des ruelles et des avenues que nous pouvons peu ou prou choisir. Des impasses même,dont il n'est pas impossible de sortir.

Il faut savoir changer de chemin pour ne pas manquer le but.Réfléchir,c'est d'abord hésiter:seuls les fous ne sont jamais perplexes:

Marcher droit,-vers l'abîme?-ce peut être ne pas consulter les signaux,aller sans penser.Une sorte de fatalisme invétéré. Ou de politesse mal comprise...

La sagesse,c'est de savoir aussi rebrousser chemin pour retrouver ses repères,et reprendre la route,-la bonne.On peut alors croire à la sincérité de ceux qui auraient pu se mentir.

Loin des rumeurs et des humeurs Sans cette dangereuse illusion,ni cette funeste imposture,qui consiste à ne voir dans le passé qu'un âge d'or...

Equilibre impossible entre hier et aujourd'hui, entre la plénitude et le néant, entre la fiction sémantique, utile mais inventée et d'hypothétiques certitudes, entre la torsion lyrique mais irrationnelle du délire et la pesanteur sans grâce mais familière du quotidien, peut-être notre vie éphémère n'obéit-elle souvent qu'à un sorte de pilotage automatique sur un chemin qui se poursuit dans la nuit ?

Il faut s'efforcer de n'y pas croire: ce serait à proprement parler, se "laisser aller"

*

"L'air est pur, la route est large" Entends l'appel de la Route ! Bâtes comme des chameaux, notre chapeau flanqué de la croix potencée fièrement enfoncé sur nos tignasses, nous chantions en traversant le Causse de Gramat ou les sentiers sauvages de la Montagne Noire, pèlerins à la recherche des vérités inimaginables et des égarements subtils où l'on se retrouve soi-même. Sans affronter les douaniers de Malaisie, sans passeport pour les Bahamas, nous avons conscience de passer des frontières...

Nous avons en effet traversé des frontières: celles qui s'étaient dressées dans notre immature inconscient!

"Ohé, garçon, garçon, Toi qui cherches, toi qui doutes, Prête l'oreille à ma chanson: Entends l'appel de la Route!"

Nous avons 18 ans: nous étions "Routiers"

Deux ans plus tard, Hubert tentait de passer en force la ligne de démarcation. Toujours romantique, il avait, pour ce faire repris son uniforme d'aviateur et retenu l'endroit le plus difficile: c'était dans son caractère de confondre bravade et bravoure.. Après une brève poursuite et quelques feintes dérisoires, il serait abattu. Un détachement de la Wehrmacht rendrait ensuite les honneurs à sa dépouille... Comme dans la mer, sur la route, il est des sirènes; il faut garder de la cire à portée de main et, comme Ulysse, s'en boucher les oreilles au bon moment...

Jean-Paul, Jean-Pierre, Jacques, Roger, Luc, Marcel... de dangereuses chansons, nous en avons beaucoup entendu ou chanté. Plusieurs fois, il nous a fallu bifurquer. Le droit chemin ne se découvre pas sans peine: la chance y a autant de part que le mérite.

Nuages

Dans mon enfance, le "croyant" pétri de fantasmes et de doutes, demeurait évidemment hétérogène, mais il se pliait, par nécessité, convenance ou indifférence aux rites qu'imposait alors "la" religion commune. Soumission domestique? Altercation avec l'inconnu? Une de plus... Toujours la même. Inutile, dérisoire! Qui ne lui faisait, à "l'inconnu", évidemment ni chaud ni froid. Ce n'est pas d'hier que don Quichotte invective les moulins.

Ainsi, résultante de préséances satisfaites et de soumissions somnambuliques, la "pensée" se voulait hégémonique.

. Dès que j'ai commencé à comprendre, je me suis interrogé. Naïvement. Non sans inquiétude.

L'église où il était convenu d'assister aux cérémonies, sentait le moisi et le renfermé, - bien plus que la cire et l'encens... Les vitraux filtraient une lumière anémique, complexe et prétentieuse qui faisait regretter le ciel du dehors, lumineux, venteux et parfumé. Au gluant mutisme du lieu je préférais les joyeux meuglements dans les prés. Bien plus que celle des saints jaunis, langoureux ou sévères, nichés le long des piliers d'une vieille église romane qu'ils enlaidissaient, j'aimais la compagnie d'Azor, notre basset dont les oreilles étaient presque aussi longues que les pattes ou de Chocolat, notre âne, bien nourri d'avoine et de liberté, qui galopait dans son pré, en pétant de superbe.

Mais où était donc ce bon dieu, à cause de qui on avait mal au dos à force de courbettes ou aux genoux à force de flexions? Je regardais intensément l'autel où paraissait le curé en chape ou en chasuble pendant une messe qui n'en finissait pas. On a mieux à faire, se disait le gamin d'autant plus impatient que ledit bon Dieu, en principe partout présent, ne se montrait jamais, nulle part.. Qu'avait-il donc à cacher? On ne refusait pas de l'aimer... Qu'il se montre enfin!

Complications?Sûrement!

Explications? Point.

Naïvetés sympathiques ou calculs méprisables de l'assistance?Ce qui me gênait le plus chez les doctrinaires de l'amour divin,c'était qu'aux"pauvres",quels qu'ils fussent,ils imputaient leurs malheurs.

Quand la barbe commence à pousser,on se rend compte que nul n'est homogène,même pas celui dont on dit qu'il est"tout d'une pièce".Et pourtant les fictions demeurent.Il faudra du courage pour leur devenir infidèle -pour de plus hautes fidélités.

Expliquer n'est pas répliquer,pas plus que produire n'est reproduire.Sur les bancs du catéchisme,on nous voulait tous pareils.On tendait à nous incorporer quand il eût fallu nous apprendre à nous libérer!On nous mettait en demeure d'accueillir sans réserve un héritage qu'on aurait dû nous induire à interpréter.

D'une tradition,on faisait un conservatisme.Un bonheur pouvait relever d'un châtement.Si ce Dieu était méchant,c'est qu'il était faux !

Ainsi naissent les rébellions.

Mon père était parti

Cailly!"avait crié ma mère.

Cailly c'était le nom familial qu'elle employait pour mon père:un diminutif affectueux de Jacques-Henri...

"Cailly!"

Il n'y avait pas eu de réponse.Les yeux fixes,la bouche entr'ouverte,le pouls figé,mon père n'était plus

Pour trouver le coupable, il aurait fallu savoir à qui profitait le crime...Or mon père n'avait pas d'ennemi.et nul ne tirerait avantage de sa mort prématurée.

Cet homme,encore jeune,qui aimait tant rire et s'ébrouer,était soudain sévère,silencieux,glacé...

*

On lui avait mis son "costume des dimanches".Il faisait plein jour mais la chambre était devenue sombre à caus des volets fermés.Une bougie allumée jaunissait les visages de l'assistance pétrifiée.J'avais huit ans.Je savais bien qu'on meurt..."On",mais pas mon père!

S'il était,-comme on disait piteusement,-parti pour le ciel,pourquoi si tôt ? Nous étions heureux ensemble.et pourquoi sans nous puisqu'il allait "au paradis"?D'habitude,même pour un petit trajet,il m'invitait dans sa carriole neuve...,

Dieu,tel qu'on le concevait,tel qu'on nous en parlait,ne suscitait pas une grande curiosité.On s'en méfiait.Nul n'était pressé de le rencontrer...S'il faisait tant de mystères...Ceux qu'on n'a jamais vus, on ne souffre pas de leur absence.Et j'étais sûr que mon père n'était pas pressé...Alors ?

Jusqu'alors, pour moi, la mort était comme un sorte de légende. Les saints qu'on voyait sur les tableaux ou les images étaient tranfigurés, surtout les martyrs, transpercés de flèches des orteils jusqu'au cou, tout couverts de plaies et gonflés de reconnaissance éblouie. Autant que ceux qui cramaient frais et joyeux ou qui dans l'arène souriaient béatement aux lions agenouillés (lesquels, dévotion oblige, les dévoreraient goulûment en fin de séance).

Ce n'était plus *la* mort qui était en question, c'était *un* mort qui était étendu devant nous. Et c'était mon père !

La stupeur, l'hébétude ne m'ont pas permis de pleurer... Trois quarts de siècle après, j'ai du chagrin à cause des larmes que je n'ai pas versées sur un visage qui déjà s'éloignait

...

De la mort elle-même on ne parlait donc guère. Elle demeurait cette punition paradoxale infligée par un Dieu qu'on nomme (par antiphrase?) père... On la craint, on en pleure. Seuls en rien ceux qu'elle épouvante.

Par la suite, j'ai souvent accompagné le prêtre qu'on appelait au dernier moment, - quand le malade, inconscient, ne pouvait se montrer désespéré. Alors même qu'il sentait déjà le cadavre pendant les dernières onctions, on pourrait ensuite dire à l'église que le moribond avait dignement rendu son âme à Dieu, "avec le secours de la religion..."

On nous entretenait surtout d'un Dieu qui nous attendait au coin du cimetière. Peut-être gentil, peut-être pas. Si on avait fauté, gare! Savait-on jamais si on était vraiment innocent, avec toute cette liste de péchés qu'il avait fallu apprendre "par coeur", au risque de les commettre, - par curiosité ?

Il n'était, disait-on, jamais absent. Était-il alors indifférent? Ou même méchamment complice, puisque, tout-puissant, il était en mesure de nous éviter les deuils? Et n'en faisait rien!

D'être si peu sensible, il me faisait pitié. Trop jeune pour contester, j'étais quand même scandalisé.

Mon père immortel était mort!

Soixante quatorze ans plus tard je m'adresse encore à lui avec tendresse et respect.

L'affection ne se demande ni ne se commande. Un père, même si c'est l'un de ses plus chers désirs, devient rarement l'ami de son fils. Même s'il n'éduque pas comme on dresse, il se doit de montrer les passages difficiles et d'y préparer. Or l'adolescent qui se croit bien à tort sorti de l'enfance, regimbe à toute mise en garde, -fût-elle à peine suggérée, -comme à une atteinte à son autonomie supposée: il cherche l'éperon sur des pieds qui sont nus !

Quand mon père est mort, il avait cinquante quatre ans; j'en avais huit. N'était pas encore venu l'âge des révoltes inévitables.

Nous étions fiers l'un de l'autre. Aux gens qu'il rencontrait, il me présentait comme son "besson": j'ignorais alors le sens de ce terme mais le mot était dit sur un tel ton qu'il était évidemment un compliment. Il a sûrement une connotation particulièrement glorieuse en patois vendéen que je n'ai pu pénétrer. Le gamin que j'étais bombait timidement son torse menu!

Cet homme se s'expliquait pas: il était évidence. Il blaguait volontiers et le faisait bien mais se confiait peu. Je me rappelle une de ses rares remarques, faites comme en aparté, alors que nous visitions une de ces "ménageries" qui trimbaient alors à travers les campagnes, quelques animaux exotiques exténués: singes, lion, girafe, éléphant, zèbre etc... "Les hommes ont des vices que n'ont pas les animaux. Un tigre qui dévore un chasseur, c'est parce qu'il n'a rien d'autre à se mettre sous la dent: il n'est pas plus cruel que nous qui égorgons nos pigeons" Jamais à la maison on ne mangeait de cheval, Ce n'était pas défendu, c'était entendu

Parce qu'il était brave, il avait compris avant d'analyser et, s'il le fallait, pardonné avant même de juger. Sinon les mots pour convaincre, il savait les gestes qui enseignent. et les silences qui dévoilent. Prudent, généreux et modeste, il aimait la plaisanterie et le courage. Fauché si tôt, lui qui aimait tant vivre, il est devenu terre dans la terre qu'il a tant aimée et qu'il n'avait quittée que pour la boue de l'Argonne ou de Verdun... Le vieil homme de quatre vingt deux ans que je suis devenu, dit tendrement: salut, papa! Tu ne voulais sûrement pas "t'en aller" comme on disait pour "mourir" dans notre patois pudique.

A quinze ans

A moins d'être viscéralement grégaire, on se trouve à quinze ans naturellement divisé entre des identités dissociées, voire contradictoires. Intégrations et répulsions successives ou concomitantes et querelleuses. L'adolescent n'est pas simple. Encore moins que l'enfant...

Le sommeil des sens n'est pas l'absence du rêve! Le pur ou l'impur? Il y a ce qu'on dit et ce qui se fait Ce qui donne de la joie peut-il être radicalement néfaste? Est-il raisonnable de condamner ce qui fait innocemment exulter? Malaise et révolte chez qui l'excessif a plus d'attrait que le modéré. A un âge où naissent la passion insensée de la vérité et de la justice, le besoin de partage et le goût du bonheur....

.Le principal achoppement, c'était le sexe Mais il n'était pas encore question de Sida et l'épididyme. ne jouait pas grand rôle

A cet âge, la transgression va de soi. Il ne s'agissait pas d'enfreindre une loi, de dépasser des bornes, qui restaient bien formelles Mais de "jouir", au sens premier du mot et sans connotation érotique, c'est à dire de se réjouir.

A deux.

Dans notre monde paysan, l'accouplement était constant mais restait à la fois mystérieux et désacralisé. Le coq couvre les poules.. Les chiens se rassemblent et se disputent les plaisirs de l'engendrement (celui qui gagne reste cependant penaud, conjoint plus qu'il ne voudrait à la future mère). Les pigeons font des cérémonies mais la dame s'offre vite. L'étalon se montre dans son entier, -au grand dépit de son voisin le cheval de trait- Et de saillir, en hennissant de plaisir et d'orgueil, la jument consentante.

Quant aux jeunes gens, puisqu'ils ne disposaient pas encore d'un couche commune et bénite, il nous arrivait, au cours d'une partie de cache-cache, de les trouver, sans vraiment les déranger, qui, au sortir des vêpres, derrière une haie au milieu des boutons d'or, fêtaient le jour du Seigneur à leur façon.

A la ville, les images y sont moins bucoliques, plus crues et plus obscènes. Les dames y décorent sans complexe les petites rues et les grands boulevards, en y proposant leurs charmes. Il est bienséant de détourner le regard. Mais elles font leur métier...

Alors où était le pur et l'impur? Ni l'un ni l'autre n'est indivisible; tous deux sont impondérables... Difficile d'être "pur" à quelqu'un qui, par nature, est multiple! C'est déjà bien d'être réservé! Il y a pourtant, pendant les vacances trop courtes, des jours qui semblent moins longs: on a pu s'exonérer vraiment d'un consensus hypocrite.

L'amour est, non pas la seule médiation mais la plus fine et la plus sûre. "Rien n'est impur pour les purs" c'est presque parole d'évangile. Rien donc n'est interdit aux vrais amoureux? On jouait à le devenir; on le devenait en y jouant.

Ceux qui confondent pudeur et prudence s'abusent. Peut-être que pour eux le sexe n'est que dans l'entrejambe.

Dieu, ou plutôt ceux qui parlent à sa place, et sont généralement aussi gais que des parapluies, salissaient son image et nos sentiments sans avoir l'air d'y toucher. Le parfum des cheveux de Fernande, le sourire de Marie (la vraie, celle qui allait à l'école avec nous!), la joue si douce de Françoise, le timbre de la voix de Marcelle, un geste innocent, un regard ému? Perceptions diaboliques: "mauvaises pensées" qui vous menaient en enfer! Obsédés et dégoûtants, tels étaient les porteurs auto-proclamés de la Bonne nouvelle!

Il y eut donc un commencement de débats avec "Dieu", de sourdes invectives, des frustrations pénibles. et, malgré tout, heureusement, quelques gros péchés. Altercations avec le ciel, encore chaleureuses (on supposait quand même Dieu un peu complice...) mais grosses d'inévitables ruptures.

Qu'en était-il pour toi, à Munich?

Dieu était trop proche et trop lointain, trop vénérable et trop absent: une fillette aux longues tresses, roulant sur ses patins, ne se poserait pas de sitôt ces questions métaphysiques.

Le moment venu, c'est pourtant elle qui apporterait les réponses attendues...

*

J'ai grandi sur le flanc d'un modeste coteau`
D'où l'on voyait la mer au-delà des pacages;
Un vent paisible enflait la voile des bateaux;
Des grenouilles chantaient au creux des marécages.

Au vert printemps jouaient,des ailes,les vanneaux
Venus gratter leur nid terreux dans les parages:
Près plantureux,gagnés sur les anciens rivages
Où les taureaux levaient leur mufle sans anneau.

N'était en ce pays qu'une seule famille,
La charrue et le mât,la vague et la charmille,
Le cheval,le filet,la fève,le turbot

Au grandiose moment du jour qui s'éternise...
J'entrevois Gagi dans les yeux de Denise
Le ciel était en flamme et le monde était beau!

J'avais quinze ans:cet âge a le coeur à la fête...
J'allais vers l'avenir,des rêves plein la tête,
Le regard sur Sirius,les pieds dans mes sabots.

Orages

Le premier éclata en Mil neuf cent trente neuf.

Il voulut "s'engager". S'en indigna sa mère, qui savait rapidement déceler la bêtise, et se faisait assez de chagrin de voir partir, sans enthousiasme, les deux aînés. Il était toqué, on le lui dit sans réplique.

Heureusement ! Il aurait peut-être tué un de ses futurs cousins et porté le feu dans son autre patrie!

Il connaîtrait d'autres bourrasques...

Il se contenta de quitter volontairement le collège et demeura à la Maladrie pour soigner le bétail de son frère mobilisé. On ne lui en demandait pas tant

.Son bac, qu'il avait préparé seul vaille que vaille, après avoir nettoyé les étables et charroyé les choux, il l'obtint sans peine et sans gloire.

*

Il n'avait jusqu'alors guère brillé par sa bravoure. Un de ses amis était mort sur le front, dès qu'avait commencé la guerre: en mai 1940. Un autre, innocemment engagé dans la milice de Darnand, tomba, sitôt consommée la défaite allemande, sous les balles des résistants de dernière heure, d'autant plus implacables, qu'ils avaient moins risqué. Le sort ni de l'un ni de l'autre n'était enviable.

A la glace, il préférait le feu. A l'insensibilité, la fièvre. Et la question qui pèse, à l'ignorance qui s'ignore. Des dangers évités, il demeurait frustré et presque honteux à ses propres yeux.

Il n'avait été, lui, que "réfractaire": de faux papiers en avaient fait un clandestin, autant dire un planqué !

Il voulait, en tout bien et tout honneur (en toute vanité?) sortir du commun.

Bien mal inspiré, il entra donc dans ce qu'on appelait alors un "séminaire" bien qu'on n'y semât rien que de l'ordinaire.!

Peut-être le héros manqué cherchait-il l'héroïne; il ne trouva que drogues douces, élixirs et sirops. L'insuffisance générale, peut-être inconsciente, était une évidence. On y imposait des comportements -qui ressemblaient à des minauderies. De jeunes hommes, qui s'étaient voulus libérateurs, on faisait, au pire, des affidés ou des comparses; au mieux, des rebelles...

Séminaire? Les semences donnaient de pauvres récoltes. Et sous la suffisance affichée de quelques piètres semeurs se dissimulait une pitoyable paresse d'esprit, sublimée ou, sans scrupules, assumée en fidélité.

Etonné, il s'interrogea, d'abord perplexe, mais bientôt convaincu, de s'être égaré.

Par chance, il vécut un an à Lisieux où s'ouvraient d'autres chemins et où pouvaient se choisir franchement d'audacieux compagnonnages.

On l'admit chez les francs-tireurs... Il n'avait pas été militaire. Il devint militant. Besoin d'engagement, paradoxal chez qui n'aimait pas marcher au pas et voulait n'en faire qu'à sa tête...

Il peut arriver que l'habit fasse le moine, -à condition que soit supporté l'uniforme. Lequel, s'il n'implique pas nécessairement l'union, fait tout de même souvent la force... Or, même de cette force-là, lui, il ne voulait pas, pas plus qu'il n'en avait accepté les nippes.

Bonheur de monter anonymement dans l'autobus !

Il était donc franc-tireur, et déjà partisan.

Mais dans une troupe où les armes, selon l'expression ancienne devaient pourtant encore le céder à la toge, autrement dit l'outil à la crosse. Lui et ses compagnons, (il s'agissait de ceux qu'on appelait alors, dans une audacieuse alliance de mots; "prêtres-ouvriers") le Vatican les avait à l'oeil.

Il avait tombé le froc pour revêtir un "bleu de travail."

Je me suis souvent rappelé par la suite ces mots de Cioran "Celui qui avant la trentaine, n'a pas subi la fascination de tous les extrémismes, je ne sais pas si je dois l'admirer ou le mépriser... Il est suspect, il a triomphé du démon ou, chose plus grave, il n'en fut jamais possédé" Possession? Triomphe? Tentation, sûrement. Ou, plus encore, naïve et généreuse attirance. Avec un rien de superbe, qui se faisait payer cher...

La discrétion du début pouvait paraître une mise en scène. Peut-être l'était-elle inconsciemment. Le clerc s'était fait syndicaliste; il était devenu délégué du personnel. C'est à dire "élu". Du ciel, proclamaient les uns. Des damnés de la terre, - du diable, juraient les autres. D'une élite, dans tous les cas.

Il avait eu la parole avant l'expérience!

Elite... Le mot était à ses yeux déplaisant

Décidément il n'avait pas quitté la zone des turbulences. Lui, qui ne voulait pas de décorations, il devenait décoratif. On lui demandait de présider des rassemblements, d'écrire dans des journaux, moins pour le contenu de l'article que pour l'intérêt de la signature... Au fur et à mesure que s'étendait son étroite expérience ouvrière, se dévoilait, dans son propre système, une logique de préséance, jusqu'alors occultée ou même intégrée..

S'il peut sembler facile, à vingt cinq ans de changer de milieu, de costume et de langage, il est beaucoup plus rude d'en finir avec une certaine dialectique obscurément intériorisée. Il s'y essayait avec persévérance mais non sans peine. Avec de modestes résultats.

Chienlit ! Il se disait, dans le jargon de son nouveau milieu, que trop de grands "possédants", dans son propre monde, se réservaient la production des concepts dominants, qu'on appelait vérités. Et que les "masses ouvrières" n'avaient que faire de troupiers émasculés. On parlait peu d'idéal. De miracles, ces farces douteuses, beaucoup ! Or des millions d'enfants mouraient de faim de par le monde.. Dieu ne savait-il plus multiplier les pains ?

Si la vraie sagesse ne peut exister sans une part de folie, sans doute était-il bien barré.

Il s'estimait coincé. Il s'agissait non pas d'obscures prétentions rationalistes, ni même de choix idéologiques, mais des effets explicites d'une patique quotidienne, qui s'avérait vaine.

Le courage ne se mesure pas au tapage, ni même au silencieux dévouement. Ce n'est pas l'absurdité qui fait le héros

.Le moment était venu de choisir.

Messie

**Celui qui renversa les tables des changeurs,
Et coucha sous le fouet les trafiquants du Temple,
N'est pas cet enfant niais que le bigot contemple
Mais un prophète ardent au bras rude et vengeur!**

**Les prêtres assoupis, les pharisiens rageurs,
Coeurs indigents, n'ont pu tolérer cet exemple
Il leur fallait la paix des horizons moins amples,
Des mots plus mesurés, des feux moins ravageurs...**

**Celui qui guérissait d'une simple parole,
Ils l'ont pu transformer en une vieille idole,
Ce jeune homme inspiré qu'on suivait pas à pas!**

**Elle est morte avec toi l'espérance indécise
Jesuha, chaque jour vendu dans les églises,
Par des judas malins qui ne se pendent pas !**

Choisir

Il y avait de l'abattement, de l'indifférence et de la détresse dans les yeux de ses camarades d'atelier. Mais aussi de l'amitié chaleureuse, du courage tenace et de la fierté grave.

Il y eut du sang au cours de manifestations Un forcené des CRS lui abîma la mâchoire. Bien pire: on dut ramasser des morts chez ceux qui n'avaient d'armes que leurs attendrissantes banderoles.

Engagé, il demeurait cependant étranger. Spectateur actif mais venu d'ailleurs.

Malgré les réminiscences des philosophes, des orateurs et des poètes, on devient peut-être ouvrier mais on naît prolétaire. Socrate, même s'il passe pour avoir eu la dalle en pente, ne fréquentait pas les bistros de la Rue des Rosiers (bien mal nommée).. Pour une organisation, l'Eglise, qui célébrait (en paroles) la macération, lutter contre la misère relevait d'un mérite, non d'une obligation. Mais prendre parti contre ceux qui la produisaient et en profitaient, apparaissait inadmissible !. Il demeurait en porte-à-faux. Sa "mission" était d'observer, de "chercher" ... à condition de ne rien trouver qui dérange.

Il arrivait qu'au sortir de l'atelier, il aille, sans avoir à se contraindre, loin s'en fallait, jusqu'à telle salle de la Sorbonne où il savait retrouver Démosthène, Montaigne ou des "Misérables" plus doués et plus fringants que ceux de son pauvre quartier de Saint Ouen

Sitôt que les "prêtres-ouvriers" étaient connus, -et reconnus, l'ancien rang primait sur le nouveau droit; la tradition, sur les nouveaux usages. Bien loin d'être exclus, ils étaient souvent chaleureusement accueillis mais ils demeuraient marginaux. Il ne suffisait pas de crécher dans un taudis: il fallait s'y trouver contraint. Ce n'était pas le cas.

Sa présence le surprenait lui-même. Ils étaient là pour apprendre non pour enseigner "les nations". Or s'il lui était, à lui, facile de partager, plus ou moins aveuglément une idéologie, il ne pouvait (il se serait trouvé indécent) adopter des comportements auxquels il n'aurait pu franchement s'adapter. Le même "pain"? Oui; à la même cantine. Les mêmes "jeux"? Non! Ni babyfoot, ni loto!

Quant à "l'autre clergé", ses pompes et ses oeuvres, c'était un monde où il se devait de ne pas mettre les pieds.. Il ne le risquait guère.

Il partit sans tambour ni trompette. Sans regret et sans blâme. Comme il n'avait pas l'habitude de regarder l'avenir de travers, ce fut aussi sans désespoir

Mais il aimait vraiment ce "monde ouvrier", avec ses emballements et ses phobies, ses apparentes illusions et ses courageux combats, ses pertinentes exigences et ses nécessaires replis, ses allégeances et ses révoltes. C'est donc l'église qu'il quitta, -non l'usine, qui était, elle, pour lui, une des vraies maisons de Dieu.

A travers l'indispensable et l'inutile, l'insolite et le banal, il continua à chercher, dans la nuit mais sans épouvante, son propre chemin...

Sourire

Il est des gens pour qui le rire est un délire:
On ne sait pas s'il est du diable ou du bon dieu!
Rires...Jaunes,mauvais,violents ou dédaigneux,
Il est des rires qui font redouter le pire !

Il est heureusement des rires mélodieux
Qu'une simple et loyale et belle joie inspire...
Si beaux qu'on les croirait les échos d'une lyre
Quand bien même on les sait discrets et silencieux

C'était ainsi,Gagi,de bon coeur,franchement,
Que tu savais soudain,sans peur ni boniment
Rire,-dans un éclat de bonheur qu'on partage.

Mais,plus charmeur encor,c'est,-si tendre et décent
Si gentil,si lucide et si compatissant,-
Ton sourire,qui fait mon plus bel héritage.

Je n'ai d'image de toi, Gagi,que de sourire,-sauf la
dernière où la gravité,sous tes yeux clos,ressemblait à une
contemplation secrète et sereine .

Sourire du coeur en paix et de la chair épanouie

Un sourire sans pose,authentique,spontané : ta
pensée souriait avant ton visage ...

Loin de ces sourires qui courent après la
complaisance et n'attrapent que le mépris.

Un sourire qui, aux pires moments,-incendies, bombardements et cadavres à Munich,-quand tu n'avais alors que quinze ans -n'était sans doute jamais désespéré ...

Tu ne souriais pas aux anges. Tu n'étais pas tout sourire. Tu savais même sourire comme on soupire .

Certains ne font que grimacer et croient sourire.

Je t'ai vue, Gagi, sourire en pleurant mais ta générosité faisait sourire même tes larmes,-qui jamais ne faisaient de bruit .

On peut sourire de compassion, tu savais le faire sans afféterie.

Clarté d'un visage sérieux mais lumineux : je t'ai vue heureusement rire souvent aux larmes .

Il me reste, -ton sourire...

Rencontre

Pendant un an je continuai de travailler chez Delahaye, dans le treizième arrondissement. Heureux de n'être plus que "moi", avec le seul désir d'être un bon camarade. Soulagé de n'avoir plus de "mission"!

Les congés payés m'ont conduit à Barcelone, puis à Valence, puis...

*

Arrêtons-nous un temps sur notre itinéraire,
Pour retrouver le banc où tu m'as pris la main,
Rappelons-nous comme il fut beau, notre chemin...
Oublions un instant le marbre funéraire!...

Nous n'étions pas, d'un même sol, originaires,
Mais nous rêvions tous deux des mêmes lendemains...
Tous les deux nous n'étions que des gens ordinaires
Nourris de la saveur brute des mêmes pains...

Le bateau lentement s'éloignait du rivage.
Nous nous sommes fait part de nos anciens voyages
Rêvant d'autres soleils sous le ciel étoilé .

La nuit même semblait partage et vigilance;
Nos paroles n'étaient que l'écho du silence:
Nous avons, avec peu de mots, beaucoup parlé

Alors que l'aube au loin nous annonçait le môle,
Tu t'endormis soudain, le front sur mon épaule...
Jamais je ne me suis aussi bien reposé!

Je t'avais rencontrée !

*

J'ai été riche, Gagi ,
De ce que j'ai reçu
De toi.

Hasard?C'est le nom moderne du saint esprit,avançait,
un peu vite,Léon Bloy.Louange ou blasphème.

Si c'était Dieu qui m'avait mis sur ta route,comme
l'aimerais!Je lui pardonnerais lâchement le mal qu'il laisse faire
de par le monde...Peut-être..

Il n'est pas nécessaire de croire aux rencontres
fortuites.Il suffit de ne pas les manquer.Les atomes crochus de
Démocrite ont vieilli, mais comment expliquer non pas le "coup
de foudre",tout simplement la sympathie,la connivence,
l'entente,l'intelligence,le charme qui s'établissent tout
naturellement et soudainement,entre deux particuliers qui ne
s'étaient encore jamais vus?

On a dit que le hasard nous ressemble...De quoi donc
avons-nous l'air?Qu'avions-nous fait pour nous
reeconnaître?Sans doute cette rencontre nous a-t-elle découverts
à nous-mêmes:dis-moi qui tu aimes et je te dirai qui tu es...

*

J'avais trouvé mon vrai chemin.

Dix-huit mois plus tard nous étions mariés...

Quelle idée tu avais eue là !

Mais quelle chance ce fut pour moi !

Couple

Rien n'est plus banal que l'accouplement. Rien n'est moins commun que le couple, le vrai: un "nous" et un "moi" qui s'accordent.

On reconnaît, dit-on, le bonheur au bruit qu'il fait quand il s'en va. C'est à la dégringolade qui menace, quand la mort le brise, qu'on mesure la qualité d'un lien.

Il ne suffit pas d'être deux. Ni même de n'être qu'à deux, dans cette fidélité louable certes mais seulement matérielle, organique et organisée, qui inclut la connivence, non la tendresse

.Le couple, le vrai: deux corps et deux âmes qui s'accordent, c'est à dire qui se concertent peut-être inconsciemment, qui se concilient sans cesse et se retrouvent au même rythme et dans la même harmonie...

Non pas pas "un corps et une âme", comme dit la formule mais des sens et des sentiments particuliers pour une commune symphonie. Il y faut des instruments et des talents divers.

Il n'est de vrai couple qu'amoureux. Il n'est de véritable amour qu'à deux.

Un miracle ? Non.

Un chance... Peu commune, semble-t-il...

Peut-on se représenter autrement le paradis quand le réel est trop beau pour qu'on puisse imaginer l'inimaginable?

Deux corps jumeaux, comme disait je ne sais qui en parlant du couple... Des âmes jumelles ? Réplique physique et mentale et morale? Des sortes de frères siamois? Des sosies ? Pourquoi ces âneries péremptoires ? Se servir d'une seule âme pour être deux, disait, tout pontife, et tout poncif, ce monsieur Claudel ... Etait-il seulement marié à d'autres que "sa fiancée entre les branches" ? Tête d'or, va ! J'aurais bien voulu confesser madame pour qu'il m'entende à la sortie de sa messe (là-bas) ... Ses pompeux cantiques lui seraient demeurés dans la gorge !

Corps jumeaux, âmes jumelles, ils sont rares heureusement, -s'il en est Il faut être deux pour s'unir, je veux dire : pour devenir un. Et savoir s'affranchir pour se donner à nouveau ...

Ces gens qui s'en vont devant moi dans la voiture Savent-ils qu'ils sont deux? Peut-être ne le sont-ils que trop, à jamais différents, à jamais indifférents... Mais s'ils sont un couple heureux, qui se reconnaît sans se définir et qui s'aime sans avoir besoin de se le répéter, savent-ils que le temps passe et les emporte? Ne leur dites rien. Si ces deux-là s'avouent parfois qu'un jour ils seront seuls, l'un sur terre, l'autre dessous, comme ils restent apparemment loin l'un de l'autre dans la même voiture ! Je ne suis pas seul, moi, dans notre Passat.

Et s'ils n'étaient en réalité qu'un de ces couples qui ne se sont jamais rencontrés; dont les actes, les opinions, les accords et les différends, les projets, -s'ils en font, et les choix, s'ils en ont, demeurent les mêmes non par amour mais par contagion? Ils sont bien deux, -naturellement, irrémédiablement Ils sont en ménage, c'est à dire qu'ils résident sous le même toit ... *Suus rex reginae* ...

Deux ? Oui ! Pour un même chant, une même plainte à deux voix dans la conscience tragique d'un même bonheur condamné. Puisqu'il n'est pas de beau jour que la nuit n'emporte ...

.c.Nativités;

On n'avait pas inventé la sage-femme. La maternité, dans ce temps-là, ça se passait à la va-comme-je-te-pousse. Dommage qu'une dame au moins n'ait pas écrit d'évangile, peut-être se fût-elle inquiétée et se serait-elle interrogée avant de prendre le calame ...

On laisse le bébé nu en plein courant d'air entre le boeuf et l'âne gris, quasiment dans la bouse et le crottin car ces braves bêtes n'étaient pas des anges. On en a froid dans le dos ! La mère s'est rhabillée mais n'a pas été fichue de mettre un fichu sur le bambin! Son enfant n'était pas tombé du ciel : elle aurait pu prévoir quelques plumes. Bel exemple de maternité! Il va s'enrhumer, ce petit! Triste accueil ici-bas, doux Jésus! Emmaüs n'était pourtant pas loin. Et le Joseph, au lieu de rester planté là devant la surprise, il aurait pu se démener pour trouver du bois (il était dans la partie) et faire un peu de feu... Et Dieu ? En était-il à un miracle près ? Pas la moindre assistance sociale dans les parages ?

Les évangiles seraient-ils le fait d'antisémites !

Mes faux frères, quand, devant la crèche de votre église, vous contemplez un bébé tout nu, qui ne sait où il est, d'où il vient, où il va, l'envie ne vous prend-elle jamais de déculotter monseigneur qui vous raconte de telles balivernes? *Puero debetur maxima reverentia*, dit-il. Sauf si c'est au fils de dieu ? C'est parce que c'est absurde que j'y crois, disait l'autre, en latin mais quand même !

Nous l'avons eue, notre nativité, Gagi, et notre petit enfant. Les anges furent peut-être jaloux mais sont demeurés discrets et nous nous sommes passés des mages. Quand le petit, (le nôtre) a toussé, le vieux et réputé professeur de médecine qui l'avait aidé pour sa venue au monde s'est déplacé tout de suite. Un dimanche ! Et gratuitement.. Pourquoi Joseph n'avait-il pas bramé pour appeler à l'aide quand Marie avait perdu les eaux?

Ce fut pour nous une vraie fête: une triple mise au monde. D'une mère, d'un enfant, d'un père. Bonjour, petit, ceux qui t'ont donné la vie, te saluent.

On naît à trois. Il faut ne rien savoir de l'amour pour refuser à Jésus un père, à Marie un mari, à Joseph, un fils !

Débats Plus porté sur la complicité innocente que sur la simplicité,j'étais compliqué:capable d'embrouiller plus que d'éclaircir.

Il y eut donc entre nous quelques démêlés.Des discussions,pas des disputes.Quelques débats mais sans querelles Je méritais pire.

Heureusement tu étais trop distinguée et trop avisée pour ne pas discerner sous la question,la prière.Au travers du débat,la tendresse.Et sous le différend,l'accord évident..

Plus encore que ce qu'on nous donne,nous émeut ce qu'on nous pardonne.

Notre chemin,-si court!- s'est poursuivi dans l'amour et dans l'amitié.Avec des bosses que nous avons allègrement gravies ensemble,avec des plaines et des plages et par tous les temps.Distribution optimale d'imperfections.S'il n'est pas bon de chercher la difficulté,il n'est pas sage de la craindre quand on aime.Il est vrai que tu avais toutes les grâces... et que je le savais.

Nous n'avons marché qu'à notre pas.Vraiment cheminé.Aucun passage étroit ne nous a empêchés d'aller ensemble.Scandé trop souvent à ton gré("Philippe,ne jure pas! me demandais-tu amusée et contrite) par ces "putains!" sonores,admiratifs ou indignés,que j'avais rapportés de mon séjour à l'usine,comme une spécialité prolétaire !

Notre chemin,nous l'avons inventé,ou, faute de mieux, assumé:démarche qui a pu sembler informelle et.tenait autant de réflexes que de réflexions.

Des amis ont avec nous fait quelques bouts de route et nul ne nous a jeté des pierres.Notre vie était un fête grave.

Malheureux celui que n'enivre plus l'aurore.Heureux celui qui croit encore au ciel pour y avoir vécu...

Avec toi, Gagi,sur les chemins où nous nous sommes aimés.

Métiers

Je n'avais plus la protection (supposée) de l'institution puissante que, de mon plein gré, j'avais quittée. Trois fois en un an, j'ai été, sous de faux prétextes, "viré" des usines.

Sans doute étais-je insupportable... Le chef d'atelier voulait, à bon droit, des compagnons capables et, sinon soumis, disciplinés: je n'étais ni des uns ni des autres. Peut-être, à ses yeux, estimable. Mais on ne venait pas à l'usine pour tricoter des rayons de lune. Sans doute me trouvait-on un militant ni sanguinaire, comme certains, ni même sectaire, comme quelques autres; je me suis toujours, d'instinct, défié de ceux qui croient posséder toute la vérité... Mais cette propension à contester, d'ailleurs non sans raisons, à réclamer, amener etc... cadrait mal avec le planning que tout responsable se voyait imposer. J'étais peut-être sympathique mais on me préférait ailleurs.

Et moi aussi!

Car si j'avais de la compassion, de l'amitié, de la considération et même de l'admiration pour mes compagnons métallos, l'usine n'était pas un lieu de convivialité par définition et je n'aimais pas le travail, bien médiocre d'ailleurs, que j'y faisais.

*

Après quelques démarches, où tu fus partie prenante (et gagnante), l'Education Nationale m'avait ouvert une petite porte. L'expérience que je venais de vivre durant quatre ans m'avait sans doute beaucoup apporté et probablement transformé; je saurais m'en souvenir.

Mais il était sage de retrouver un monde familier où je serais plus vrai et plus efficace

J'étais revenu à la normalité. Le mieux est toujours simple. J'aimais les études; j'étais enseignant.

Rares sont ceux qui,-dans cet office plus que dans tout autre,heureusement,peut-on dire- n'ont pas besoin d'être aimés,ou tout au moins perçus.Il ne s'agit pas de se faire un nom;il suffit de n'être pas anonyme.Ce n'est pas du narcissisme mais un don d'empathie,un besoin de sympathie,de sentir,de comprendre,d'aimer ensemble.,-inviscérés.

Ce n'est pas du chic,c'est un besoin.Communiquer,c'est communier.Les enseignants sont rarement sectaires:ils se veulent indéfinis dans leur identité propre.Les meilleurs sont des maîtres sans le savoir,non des vedettes...

Enseigner,c'est construire.Mais avec des matériaux et selon des modèles qu'on n'a pas choisis.

Osons le mot:c'est un ministère autant qu'un magistère,c'est à dire un souci,prégnant même s'il n'est pas explicite,de réussir la vie d'un autre.Une ambition qui exige de la modestie puisque l'autre n'est pas nous et qu'il doit se faire lui-même sur son propre chemin.Belle mission que celle d'éduquer,à condition de ne jamais rien sacraliser d'office.Et de ne pas céder à un trop facile pathos.

Toi,Gagi,sans éclats et sans fracas,tu auras été une enseignante hors pair.On a dû souvent t'évoquer et te louer dans les familles!

A Munich,tu avais connu avec les classes des rapports plus familiers.En France,tu aurais souhaité,je l'ai bien vu,davantage de re-connaissance de la part de jeunes filles et de jeunes garçons qu'avec beaucoup de souci tu avais conduits à la réussite.Pleins de leurs succès aux concours,ils n'éprouvaient que rarement le besoin,-ou ne trouvaient pas le temps- de revenir au Lycée pour te remercier Dans les premières années,tu en avais été affectée.Puis,il le fallait bien,tu en avais pris ton parti.

Tu te contentais d'avoir"construit",comme l'avaient fait ou continuaient de le faire ton grand-père et ton père architectes...

Au cours de ta jeunesse sous le joug des Nazis tu avais connu trop de gens, au départ bien inspirés mais vite égarés, qui voulaient "refaire le Monde" Tu n'avais pas de ces prétentions.

Tu pensais fondations et ordonnance. Fenêtres et jardins, greniers et terrasses. Air et lumière, places et rencontres intimité et partage. Sans projeter cathédrale ou château mais simplement demeure ou tout au plus quartier... Architecture; "sorte d'oratoire de la puissance au moyen des formes" avait déclaré Nietzsche. Définition bien étrangère à ta nature. S'il t'avait fallu exprimer ton dessein, sans doute aurais-tu dit: "la matière qui se fait esprit, le fonctionnel devenu grâce" Toi, tu savais concilier la grammaire et la poésie. et tu avais vu trop de ruines pour rêver d'amphithéâtres.

Ton sens pratique et cette imagination qui reste liée au rationnel et au raisonnable ont fait de toi une enseignante et un éducatrice de premier ordre.

Même en y pensant beaucoup, nous parlions rarement métier, à la maison.

C'était bon signe.

Famille

Pas une couvée.Ni une portée.Ce ne sont que le résultat d'un accouplement passager,voire fortuit...

Un parenté?Sans doute.Encore que le mot évoque d'abord un rapport biologique,un mélange de temps différents qui se supportent...

"Foyers clos,portes fermées",pour reprendre les fulminations de Gide?Vrai sûrement,quelquefois:mais la caricature ne donne qu'une fausse image.

Impossible à définir,la famille est un concept qui varie selon les sociétés et les individus.On fait sa famille ou on s'y résout..

Je ne sais pas vraiment ce qu'a été la nôtre.

La mode est à la famille éphémère.Ou l'individualisme,ou le simple laisser-allerLa liberté prime sur l'attachement.Dès qu'ils le peuvent,les "enfants" se font des liens extérieurs apparemment moins contraignants et plus forts.Ils s'en vont et ne reviennent guère.Mais en fut-il jamais autrement,sauf cas de force majeure? ?

Le familier,on le considère aisément comme connu,banal et vulgaire.Pour les parents qui s'aiment,il ne cesse d'être,heureusement étrange.Le familier,c'est aussi le mystère-qu'on peut apprécier sans flairer le surnaturel à tout propos.L'intime au quotidien,qui n'a pas absolument besoin d'être exprimé et qui même doit demeurer à demi-secret.Et,pour être perçu,percé.Aimer,c'est *commencer* à comprendre,au-delà des angoisses inconscientes et des rêves incertains...

Il n'y a pas de vraie famille sans couple qui,peu ou prou,serve,non de moule,mais de modèle.Nul de nous deux n'a vraiment connu son père,toi,parce qu'il avait divorcé,moi,parce qu'il était mort.Ils nous ont manqué.De ce fait,tu fus sans doute trop bienveillante;et j'étais trop aisément rétif.Mais si j'ai dû,tant mal que bien,improviser pour être un parent passable,ta gentillesse et ton intelligence ont fait de toi une maman sans pareille.

Et s'il se trouve que nous avons été,à certains moments,une famille,ce fut toujours grâce à toi !

Quelquefois les idylles conventionnelles finissent dans un hargneux train-train!

On ne vit pas par procuration. On peut s'aimer durablement sans enfanter. La famille ne fonde pas le couple. Il arrive qu'elle le couronne. Du sevrage que constitue le départ des enfants, résulte alors un ressourcement de l'amour qui peut-être se fût tari sans cette commune atteinte.

Comme je voudrais, trouver les mots qui pourraient exprimer ma reconnaissance.

Pour la compagne que tu as été. Pour les enfants que tu nous as faits.

Pour la famille que nous avons essayé de former, à travers notre codex personnel d'espoirs et d'angoisses.

Pour le couple que nous avons, je l'espère, pas trop mal réussi.

Un sang d'encre

Nostalgie ...C'est un bien faible mot; vague ennui, mélancolie romantique voire seulement romanesque, tristesse indéfinie, tendre, presque désirable, souvent de bonne compagnie Ce n'est pas le terme adéquat pour évoquer une irrémédiable et déchirante absence.

J'ai commencé à regarder les films où, avec nos petits moyens, nous fixions nos beaux souvenirs. La photo, c'est à la fois la présence et l'absence. Le film est impitoyable: il vous présente, il vous remet en présence, ce qui ne se représentera pas ! Cette jeune femme qui sourit, qui vous fait signe, qui badine avec le chien, qui joue au croquet avec Tati et François, qui court, qui nage, qui à table présente fièrement "son" homard, qui bêche dans son jardin, qui fleurit, qui récolte, qui lit ou sommeille dans son fauteuil, heureuse, qui se promène dans le Jardin Anglais, qui plaisante avec Simone et Freddy etc ... - c'est ce qu'elle était: la grâce, la gentillesse, plus encore : la bonté, la beauté, l'intelligence et la santé. L'élégance du coeur, de l'esprit et du corps. Elle qui rendait belle toute robe.

Et soudain l'affreuse représentation de ce qu'elle est, désormais ...

On peut aisément philosopher sur sa propre mort. Beaucoup l'ont fait. Par bravade: ils en avaient peur. Avec insouciance: ils étaient bien portants .

On peut discourir sur la mort. Des autres! Tous les prêcheurs le font, par habitude, indifférence ou calcul.

Je n'en connais pas qui s'étendent sur la disparition de ceux qu'ils aiment. Ou alors ils crient. Sourdement. Ou alors ils écrivent, sûrs de n'être pas entendus puisqu'ils ne seront pas lus : le chagrin des autres est de mauvais goût ...

Un sang d'encre, une encre de sang ...

Rites

On se croit des idées sages mais on a des rites inexplicables.

J'ai moqué ceux qui fleurissent les autels mais j'orne tes portraits avec de beaux bouquets Je vais chaque jour me recueillir devant ta tombe.J'embrasse ton image;je garde une mèche de tes cheveux,ces reliques.Je te parle et il n'est pas sûr que,quelquefois,je ne te prie ...

Je continuerai.

Comment avoir aimé vraiment,comment aimer encore,sans dire,même contre toute raison,non à la mort!On a cru à l'immortalité:la mort,alors, était une sorte de convention L'aspiration était dans le sang.C'était un si beau rêve !

Qu'ai-je à perdre à ne pas vouloir m'en défaire même si le désir n'inclut pas la preuve ?

Puissé-je au moins jusqu'à mon dernier souffle garder devant mes yeux la douceur et la clarté de ton visage, cette porte ouverte sur la vie retransmise .

J'avoue...

.c.Broutilles

J'avoue
qu'après un bon repas,-
avec toi,c'était toujours
bon- convenablement
arrosé-on n'est pas des
boeufs !- je me serais
volontiers illico
ensommeillé,affalé dans
un large fauteuil,en
masquant mon indolence
de quelque humour facile.
Tu me disais alors, avec
une malice appropriée:

- Tu viens, Philippe ? On se brosse les dents.

Et moi, d'obtempérer!Puisque tu avais raison .

L'attention qu'on manifeste à ceux qu'on aime,
l'exigence même,est une référence,une révérence,-une
préférence.Broutilles?Non!J'en sais plus d'un qui voudraient se
réjouir de ce genre de futilités.Ces petits signaux éclairent
toute une vie.

Ce foulard qu'on vous met d'autorité autour du
cou("Tu vas prendre froid!")Cette surprise dans votre assiette,à
savoir ce gâteau aux noisettes,tradition familiale,.Ce
bouquet,sur votre bureau que vous ne remarquerez peut-être
que le lendemain mais qui vous fera d'autant plus plaisir qu'il
n'a pas été signalé (et vous vous confondrez en regrets et en
louanges)! Ce livre dont vous n'aviez même pas parlé mais
qu'on vous offre parce que vous aimez l'époque,l'auteur et le
sujet (" Ah! que je suis content ! Tu y as pensé, c'est
formidable!".Non ce n'est pas formidable, c'est naturel !)Ce
voyage lointain que vous n'osiez envisager et qu'on vous
suggère en ayant l'air de le souhaiter.Cette tasse de thé qu'on
dépose près de vous,cette bassine d'eau chaude qu'on vous
apporte (" Mets tes pieds dedans,tu vas les réchauffer!-Et toi ?-
Je le ferai après ...)Cette apparition soudaine,imprévue mais
qu'on trouve si touchante et si normale,dans le hall de Curie où
vous pénétrez pour la première fois,avec l'émotion qu'on
éprouve dans un cimetière -broutilles?Non,merveilles!Des
riens qui sont tout et que je voudrais offerts à tout le monde .

Peut-être qu'au temps de Chamfort, l'amour n'était que "le troc de deux fantaisies et le contact entre deux épidermes" mais l'échange devient fusion quand la fantaisie se fait passion, et quand le contact se transforme en rencontre émerveillée, promesse d'une durable intimité .

Pourquoi les moralistes sont-ils si glacés? Est-ce qu'ils ne sont ni aimables ni aimés ?

Ils semblent faire, du pessimisme, une élégance comme si de démasquer partout le mal était la preuve d'un grand esprit ...

Les poètes ont un autre langage. "Aimez ce que jamais vous ne verrez deux fois "La femme que vous aimez, la femme qui vous aime, jamais vous ne la verrez deux fois la même. Vous n'en finirez pas de la trouver nouvelle...

Soixante-dix mois après son départ, vous la découvrirez encore-fâché d'avoir eu jadis de si mauvais yeux .

Ce ne sera pas pour vous en consoler. Mais vous irez vous brosser les dents ...

Par fidélité. Par amour .

Broutilles? Non! Cérémonie. Il est des rites plus compliqués. Et moins sensés.

..c.Valencia-Ibiza

Là nous
avons été gagnés
par l'innocence

Quand rien
n'est plus permis
pas plus que
défendu,

Sans rigides
façons ni vulgaire
indécence :

Une
veine,Gagi,comme
on dit,de pendus !

Le jour
est demeuré sacré

par ta présence,

Le temps ne fut jamais gâté d'instant perdus ;
Nous nous sommes aimés sans fausse complaisance
Et tout baiser donné fut doublement rendu .

Oublieux de la mort,menace vigilante,
Quand,dans le ciel,courait une étoile filante,
Nous ne pensions pas même à faire quelque voeu ...

Gagi, notre innocence était notre fortune ...
Quand nulle volupté n'était inopportune,
Je ne peux plus,hélas,caresser tes cheveux !

c. Le grand architecte ?

.Avec un béate assurance ou un scepticisme élégant,c'est ainsi qu'on nomme Dieu dans les Loges.

Plus modeste discours et moins naïf que "Notre père"
...Plus vrai..

*

Au temps réjoui de notre enfance,c'était le soleil qui fidèlement tournait autour de la terre immobile

Inimaginables,les supergéantes rouges avalant les planètes!Les "élus" pas encore installés au "ciel" n'avaient pu être dérangés par des explosions datant de deux cents mille années-lumière,un nombre si invraisemblable qu'il ne nous faisait pas même rêver.Bien entendu,ni Lucy ni Toumaï (que nul ne connaissait encore)-quoique,aurait-on dit,plus âgés qu'Adam,- n'auraient pu nous faire douter de la réalité de notre premier ancêtre...

Le créateur,le paradis terrestre,la créature,tout cela était trop beau pour n'être pas vrai.La fameuse pomme nous avait bien fait tiquer,ou,plutôt,le châtement,-à nos yeux vraiment disproportionné.Mais nous apprenions alors à ne pas désobéir...Pour n'être pas punis...Donc...

Puis nous avons grandi.Réfléchi,à part nous. Discuté même,en secret,avec d'autres...Questionner qui "de droit" eût alors paru indécent,voire coupable!

Tout allait si mal.La guerre sur tous les continents,la famine,l'arrogance et la sottise,la méchanceté et la bassesse et l'ignominie,en un mot "le péché" lequel nous semblait une offense à l'homme,qui en souffre,bien plus qu'à Dieu,qui n'en a que faire.mais pourrait,- où donc a-t-il la tête?-.l'anéantir.

Dieu nous avait paru malade

On ne pouvait l'imaginer indifférent.Il fallait qu'il fût inconscient.Tout près de la fin,peut-être...

Certes, nous étions, avec Newton, fascinés par la régularité du mouvement des astres... La religion cosmique d'Einstein, qui s'entretenait si familièrement avec le "Vieux", on la lui laissait sans scrupule... Le monisme de Spinoza, pour lequel Dieu ne comprend ni ne veut rien ? "L'hypothèse inutile" de Laplace ? Théories...

"L'horloger" dont parlait Voltaire ? Peut-être. Mais il nous importait peu d'être un atome de cylindre ou de clapet et nous ne pouvions oublier que Darwin avait rejeté non pas un dieu qui invente et détermine mais celui dont on prétendait qu'il avait pu jeter son frère en enfer ou laisser mourir sa fille à dix ans !

Preuves de l'existence de Dieu ? La théologie nous donnait la migraine.

En vérité, pensions-nous, si Dieu existait, le moins qu'on pouvait en attendre, c'était qu'il ne laisse pas tout le temps entendre le contraire ! Questions de logique ? D'imagination ? Exercices d'école ! "L'horloger", décidément avait trop souvent besoin de remonter sa montre ou d'en changer les pièces : il n'en faisait rien ! Les mots de la théologie ne changeaient rien aux maux de la vie ...

De fait, un jour nous avons admis qu'il était mort, -s'il était jamais né ! Nous l'avions entendu dire. Sans le croire il fallut nous y résoudre. Ce ne fut pas sans mal.

Le sevrage serait difficile d'un bienheureux opium qui, si bien et si longtemps, nous avait permis de rêver. Mais comment expliquer l'incompréhensible par une fiction plus impensable encore !

Il n'avait pas été pour nous le dieu d'une église, d'un catéchisme, d'une coterie. Il nous avait paru trop grand pour quelque religion que ce fût. Le pape avait tout l'apparat d'un impie, et le Dalai lama lui-même ne lavait guère plus blanc. Quant à la ridicule et interminable cohorte des gourous...

Ce que nous avions imaginé-de plus beau, de tout l'élan de nos désirs les plus sublimes... Ce que nous avions conçu de plus puissant, de toute la force de nos désespoirs... Ce que nous nous étions figuré de plus aimable et de plus tendre par un incompressible besoin d'aimer et d'adorer... Ce que nous avions rêvé de divin, ce que nous avions créé d'éternel, n'était peut-être plus ? N'avait sans doute jamais été ? N'était rien ?

Ce fut pour nous l'hénétude et le chagrin: Nous l'avions tant aimé, cet être incomparable, né de nos ferveurs naïves. Elle était si belle, cette image sans visage mais sans cesse renouvelée. Il était si bon de s'aimer en l'aimant, de se croire en y croyant!

Qu'il se fasse voir n'avait rien d'obligé. Qu'il se laisse concevoir nous suffisait. Tout à coup (mais nous nous étions peut-être caché une mort lente, une fin inéluctable) il n'y eut plus rien qu'un petit tas de souvenirs bons mais pitoyables et de beaux rêves brisés. Dieu était mort ! Bel et bien !

Nous n'étions pas sans amertume. Nous l'avions cherché, nous l'avions, nous semblait-il, trouvé. Il n'était plus là!

Il avait été indûment remplacé par une multitude de particuliers qui s'intitulaient sans excessive modestie, "idoles". Il est vrai que depuis longtemps-depuis tous les temps!-elles surabondaient !

Maintenant, à la radio, à la télé, sur les places publiques et dans l'intimité, par les mamelles ou les mollets, les mythes ou les banalités, les bassesses ou les prouesses, chacune avait son culte, ses temples et son clergé. Gravé sur un disque, un pet de Mademoiselle Deneuve, ou, recueillie dans un flacon, une pissouille d'un monsieur Zidane (mais on avait l'embarras du choix tant se bousculaient les nouveaux dieux des médias ou des stades) eussent rapporté bien plus que le commerce de la Sainte Ampoule!

*

On "adore". Le caviar et les radis, l'Égypte et le Gers, sa femme et son chien. Aimer? Non. C'est vulgaire. On adore.

La dévotion déborde dans tous les magazines. Il n'y a jamais eu autant de vies de "saints" et d'objets de "piété" Ces dieux-là meurent aussi, et vite. Il est assez facile de les remplacer.

Dieu est-il mort vraiment? .

N'en déplaise aux catéchiseurs, dogmatiques, ignorants et bavards, on ne peut certes le définir puisqu'il est infini. C'est un conditionnel sine qua non.

La poésie est dans son silence, m'as-tu appris, Gagi, sans m'en rien dire

Notre rêve est dans son mystère, auquel nous ne comprenons que dalle ...

Notre espoir est dans l'inconnu.

Opiums ? Sans doute. Plus légers. Moins efficaces...

Il n'est plus d'horloge

Quatre-vingt deux ans !...Ils me pèsent !
On est si seul quand on est vieux...
Ton sourire est là qui m'apaise
Mais c'est un souvenir d'adieu.

Quatre-vingts deux, quatre-vingt seize
C'est pareil, -ni pître, ni mieux...
J'ai passé la ligne mauvaise
Lorsque l'on t'a fermé les yeux.

Insupportable solitude!
Je vis depuis par habitude,
Rêve qui va, chagrin qui vient...

Suis-je le masque ou la personne ?
Il n'est plus d'horloge qui sonne
Et je n'ai plus de temps pour rien.

Dich, die ich kannte

.C'est avec les mêmes yeux qu'on observe une rose et un étoile,mais le regard est différent.:il faut"mettre au point" comme pour le microscope ou les jumelles

Même si l'on porte une attention bienveillante au monde,l'approche est toute particulière devant ceux que vous aimez.Plus subtile encore si vous contemplez la femme que vous chérissez.

Je n'avais jamais fini de te découvrir.

Ce n'était pas que tu changeais.Ni même que tu te renouvelais.Tu restais la même avec un plus -que je n'avais pas encore,parmi tant d'autres,vraiment discerné...J'avais beau t'observer,ému,ravi,émerveillé...On n'explique pas ce qui n'est pas compliqué:tu étais simple,-et,heureusement,mystérieuse... On s'habitue à un courage quotidien qui semble aller de soi.Mais un visage aimé ne cesse jamais d'être original.

Si je devais résumer,je le tenterais avec un seul mot;la gravité.Celle que ne peut emporter le besoin d'inaccessible .

Non pas l'austérité,loin de là! Laissons-la aux faiseurs de morale,aux tartufes avec ou sans calotte.

Moins encore la componction,affectation sottise ou hypocrite.

Ni la rigidité,ni la solennité.Ces travers te faisaient rire tout en te semblant pitoyables.Des boucliers pour les sots,comme disait Montesquieu.

Ta "gravité" était légère: tu ne te laissais pas entraîner par le moindre vent,par la dernière mode,par le va-et-vient des utopies.Légèreté de l'oiseau, non de la plume.Elle était à la fois la compassion discrète mais vraie devant le malheur(le pansement plus que les larmes) et l'enjouement spontané,évident ou secret,devant les joies simples du moment

Elle était celle d'une conscience ouverte mais qui savait douter. Les idées, dites "reçues", ou les pratiques dites "nouvelles", tu ne les tenais pas d'emblée pour justes. Tu les examinais honnêtement, comme les fruits ou les poissons sur les étalages du marché.

Bien loin d'être une maladie de l'esprit, ton doute était un réflexe de santé. Critique sans prétentions, par simple bon sens, devant tous les postulats, tu pratiquais, sans te donner d'importance, cette dialectique modeste qui n'est pas développement des contraires, ou volonté de synthèse à tout prix, mais recherche souriante de la vérité... "In medias res" aimais-tu dire. Loin de tout excès, fût-il apparemment coloré de sublime.

Ta gravité, c'était un équilibre, elle ne pesait à personne.

C'était l'attraction de l'innocence.

*

Non, vraiment, tu n'avais jamais fini de me surprendre et de m'enchanter.

Aussi paradoxal que cela paraisse, si la femme que vous aimez a perdu, non pas seulement sa singularité évidente mais aussi son étrangeté particulière, c'est que vous vous êtes éloigné d'elle.

Il n'y aura peut-être pas de divorce mais vous êtes en train de vous séparer.

Ta gravité avait un centre,c'est à dire un sens.C'était une attirance gouvernée.Si parfois tu avais peur,tu ne tremblais jamais sans raison.

Dire de quelqu'un qu'il "garde ses distances"peut faire mal augurer de son état d'esprit:on l'imaginera orgueilleux ou indifférent.Toi,tu aimais l'approche;tu devinait ce qui rapproche mais en évitant la promiscuité,laquelle n'est au mieux qu'une dérobadé,au pire un assemblage confus et dégradant.

On se distingue d'abord, pensait-tu, en ne se faisant pas remarquer.

Ta "distance" était un respect des autres et de toi-même.Tu étais distinguée sans avoir à le chercher.

"Arrête de m'envoyer des fleurs!" dirait-tu, amusée et confuse,si tu pouvais me lire.

Je t'en offrirais bien d'autres,Gagi,si(ce bonheur que je me plais sans cesse à imaginer!) tu étais encore près de moi...

Je te connaissais...Je savais mon bonheur.

Pourtant j'avais encore tant à apprendre !

Retrouver.Ibiza..

Noire,la nuit soudain fut claire
J'ai cru te voir auprès de moi!
Conjonction terrestre et stellaire?
Quelle merveille et quel émoi !

Eternité de l'éphémère,
Promesse et don tout à la fois
Lumière ingénue et mystère
Je rêvais tellement de toi !..

Candide allégresse de vivre
Un bonheur soudain qui délivre...
Je crois bien qu'un ange passa..

Ce bonheur,pour qu'on me le rende
A qui dois-je faire une offrande?

Retrouver encor Ibiza !

Consentir à croire aux miracles ?
A prêter l'oreille aux oracles ?
Après mes rêves dispersés...

Et qui m'entendra si je crie ?
Qui m'écouterà si je prie?
Qui fera tout recommencer !

Besoin de l'autre

Nous sommes tous fortuits! Produits de circonstances favorables ou non d'où dépendra ce qu'on appelle, non sans prétention naïve, notre destinée

Il arrive que nous soyons utiles, ce qui peut être le fait d'une bonne nature ou d'un heureux hasard. C'est réconfortant. Et plaisant si l'on y trouve de l'agrément.

Nous ne sommes donc pas absolument superflus. Nous pouvons même nous croire nécessaires. Pour un court moment et pour un tout petit nombre de gens.

C'est la pitié, l'amitié et surtout l'amour qui créent ce besoin de l'autre. C'est une nécessité qui tient d'abord du réflexe chez les gens bien nés.

On est aisément tenté de flairer le surnaturel dans le mystère. Elle est, en effet, bien mystérieuse, cette inexplicable attirance entre deux êtres souvent si différents qui s'épanouit dans une confiance réciproque. L'un a besoin de l'autre. Enviez; ne cherchez pas à comprendre. C'est notre illusion et notre chance.

*

Je ne m'aimais plus; tu m'as aimé

J'allais m'enfoncer dans la fausse sécurité du sommeil; tu m'as décillé les yeux.

Une porte en moi s'est ouverte sans que j'aie eu à en trouver la clé. J'ai su que le corps n'était pas une cage et qu'avec l'âme il était l'un des deux mots qui revenaient au même.

Je n'avais jamais pensé que l'amour n'était qu'un artifice mais je croyais que c'était un art; j'ai su que c'était d'abord un sentiment.

Chanel.

Destin?On n'oserait retenir ce mot,tant le terme est emphatique;la fiction,inconvenante.Et la réalité,inconcevable!

Destin n'est pas fatalité...Il est destinée.Il fait appel à un choix qui nous dépasse.C'est d'abord le regard d'un autre sur moi,sur nous;la main d'un autre qui se tend vers moi,vers nous;une adoption miraculeuse!

Pourquoi l'Homme,autoproclamé roi de la Création,fils de Dieu et autres balivernes?Pourquoi moi,avec quelques autres,choisis("élus")dans la grouillante et diverse multitude?

Prédestination?Les animaux ont une âme mais ni le singe ni le perroquet ne rêvent d'un dieu qui les aime.Seul parmi eux,le le chien,cet innocent,croit l'avoir trouvé!

Prédestination?Pourquoi pas le chat ou le poisson rouge?La pie ou l'éléphant?Concept vain et dérisoire.Propos blasphématoire,-si le blasphème pouvait être,

On ne peut cependant s'empêcher de penser,que ce serait bien,si le chemin,en plus d'un terme,avait un sens...Il reste difficile de croire que seul le hasard nous y rassemble,et d'admettre,avec Céline,que la vérité de ce monde,c'est la mort.

*

Besoin de l'autre?De "l'autre que soi"mais proche pourtant.

On ne saurait échapper à la solitude intérieure en aimant son semblable J'ai besoin d'aimer un autre mais pas n'importe qui; d'être aimé par lui;de m'aimer en lui pour ce qu'il m'apporte et me fait,-pour ce qu'il attend de moi,même si je ne puis le lui donner complètement.Non pas pour ce que je suis ! Pour ce qu'il est.

Pour ce que nous sommes ensemble ...

J'avais,-j'ai!-besoin de toi,Gagi,comme d'une autre sans laquelle je ne suis plus rien.

Qu'on puisse dire
de nous que nous étions très
attachés l'un à l'autre
relève de la litote la moins
appropriée.

c.Attaches

Les *liens* du
mariage, voilà un mot qui
tient du comique ou du
tragique. Tragique, si les
époux se sentent ligotés, ces
malheureux ! Comique, si l'on

ne s'est pas aperçu que ces liens, de vrais amoureux n'ont de
cesse de les serrer et de les resserrer...

Vous vous sentez pris dans un collet? Fait comme un
garenne? C'est vrai que lui, (elle), vous a passé un anneau au
doigt. Vous sentiriez-vous prisonnier ?

Est-il vrai qu'on ne fait pas tout ce qu'on aime? S'il
n'y a plus de peine qu'on ne partage, existe-t-il une fête qui ne
soit indivise? Je ne vais ni à la pêche, ni en promenade, ni au
théâtre, ni en voyage, rêve ou réalité - si tu ne m'accompagnes
pas. Tout naturel : aussi physiquement impossible que d'aller
d'un pied en Cerdagne, de l'autre, en Bretagne...

On ne fait pas tout ce qu'on aime ? On fait tout ce
qu'on veut puisque on ne veut que ce que l'autre aime !

Liens merveilleux que seule la mort-mais non une
seule mort-peut dénouer. Je suis? Non. Tu es? Non. Nous sommes...

S'aimer, c'est s'attacher sans liens .

On est accordés.

Si l'on vous dit que le bonheur
Est une charge bien pesante,
Détournez-vous!C'est un menteur
Qui se prétend tête pensante .

Ou peut-être,-car il en est-
Ce sera l'un de ces poètes
Qui sont de satanés benêts
En se croyant de grands prophètes.

Si donc vous marchez sans souci,
N'en concevez aucun scandale,
Mais sachez en dire merci
Ne serait-ce qu'à vos sandales .

Soyez sage,si vous pouvez,
En sachant savourer la fête
Et ne croyez pas que rêver
C'est la marque d'une défaite .

Ils vivent bien,n'en doutez pas,
Ceux qui chantent le mal de vivre ;
Trop lourds de trop riches repas,
Ils ne souffrent que dans leurs livres

Les voeux qu'on fait dans la forêt
Ne font que blesser les écorces;
Recherchez en vous le secret
Qui seul peut vous donner des forces.

Si l'on vous dit que le malheur,
Quand il tombe sur vous,désarme,
N'en croyez que votre douleur:
La force vient aussi des larmes .

Si l'on vous dit que la moisson
Est moins riche que votre attente,,
Ne taisez pas votre chanson
Quand bien même non consentante .

L'endroit est devenu l'envers ?
Regardez à deux fois la toile ...
L'ancien eden n'est pas l'enfer:
Dans votre ciel reste une étoile ,

Car elle luit sur le chaos
Qu'est devenu pour vous le monde,
Ici, là-bas, ailleurs, là-haut,
La flamme, même vagabonde...

Ne cherchez pas à soulever
Le voile noir de la déesse
Si ce n'est que pour regarder
L'image de votre détresse .

Le monde n'est pas qu'un flambeau
Mais ce n'est pas non plus qu'un rêve;
Marchez dans vos propres sabots
En vous ménageant quelque trêve

La poésie est vérité;
N'en faites pas une magie:
Qui, par le prestige, est tenté
N'est poète qu'en effigie .

Mais si jamais quelqu'un vous dit
Dans un superficiel message
Que la terre est un paradis,
Ne le prenez pas pour un sage.

Goûtez le bonheur d'avoir su
Quand *elle* devint votre dame,
Le don que vous avez reçu:
La lumière autant que la flamme !

Privilèges ?

J'aurai vécu bien des délires,
De mes fantasmes enivré:
J'ai pris des grilles pour des lyres...
C'est toi qui m'en as délivré .

D'autres auront connu bien pire
Dans leur tête et leur coeur navrés
Ayant cru que l'esprit inspire
Qui, de son bon sens, est sevré.

Mais par quel obscur compromis
Peuvent ne souffrir qu'à demi
Ceux que leur mal même protège ?

Quel dieu nous tient à sa merci
Si seules calment nos soucis
Nos larmes, -amers privilèges...

Un dernier bonheur

Le vieux se porte bien, -chez l'antiquaire. On l'évalue, on le collectionne. Il se thésaurise.

Malgré son suffixe jadis avantageux, qui n'a plus aucune connotation hypocoristique, le vieillard, surtout valide, est démodé, incongru. Encombrant. Il le sait. Il se demande ... Il interroge ; entre "conscrits" comme on disait au temps de la servitude militaire, on peut parler. Les symptômes...

-Et ton glaucome ?

- Toujours pareil. Et ton genou?

-On fait avec Ta hernie, ça va?

-Faut bien! Et toi, tes vertiges?

-Comme ci, comme ça.

-Ta prostate?

On n'ose demander:

-Et les sphincters?

Mais on y pense...

On n'ose s'enquérir;

-La tête ?

Mais l'oeil interroge, inquiet, satisfait ou navré...

Les symptômes ne manquent pas... L'oeil, comme celui des vieux pigeons, se fait inconsiderément bigleux... L'oreille est faiblarde, mais c'est un art de répondre à côté de la question qu'on n'a pas comprise; on s'y fait. La carnation, jadis saine sinon éclatante, affiche sur le front ou les mains, des taches de mauvais aloi...

Ce serait trop bête d'en faire un drame. On le prend avec tout l'humour possible. Cependant nul n'ose parler du pire, qui n'est pas l'arthrose mais la mémoire. La nostalgie d'un temps qui avait des saveurs maintenant perdues, des soucis qui semblent merveilleux, des rencontres désormais impossibles; où l'évènement était quotidien, où l'impossible était à portée de rêve...

La jeunesse alors était un état d'âme; la vieillesse l'a remplacée, qui, sans qu'on y puisse rien, ne propose plus que l'ombre. On pense de moins en moins avec sa peau, avec sa chair. Les cortex ne sont plus ce qu'ils étaient ...L

Mais qui parlera du pire, qui est la solitude.? Tant d'idées, qu'on tenait pour des idéaux, semblent périmées, tant de sentiments, qui nous ont enflammés, sont, autour de nous, apparemment éteints; tant de proches, et des plus chers, ont été emportés! Ce n'est pas vieillir qui fait peur, c'est- mais le risque n'est pas grand, -de ne pas mourir!

Vieillir est dans l'ordre. Comme naître et grandir. Ce n'est pas un malédiction. Seulement un processus inéluctable. Un malheur commun. Mythologie ou pathologie, une foi peut alors être une force, -à capter!...

Il se peut même qu'on naisse vieux. "Rien n'est aussi vieux que le journal d'aujourd'hui" disait Péguy... On n'aura jamais eu ni projet ni rejet. Des vicissitudes sans possibles alternatives. Une successivité péjorative ! Mort-né. On n'aura pas laissé toute espérance; jamais on n'en aura connu.

Il arrive aussi qu'après beaucoup d'années, on meure jeune, sans illusions mais non sans foi ni sans désirs. Le souvenir, s'il est heureux se confond avec l'avenir. C'est qu'une présence rend tout présent. et fait rêver d'immortalité. Tu es là, Gagi. Nous ne nous sommes pas vraiment quittés.

J'ai quatre-vingt deux ans et tellement de désirs! De bonheurs à recommencer...

Partir de Paris par un beau mois de juillet sur ma Zündapp aux belles sacoches de cuir toutes neuves, une seule chemise, mon couteau de poche et l'argent de mes congés payés (pas vraiment un tas d'or). Retrouver Munich où tu es née, Törwang où tu as grandi. Camper à deux dans une forêt de pins, près de Pise; flâner longuement dans Florence l'inoubliable. Puis Rome, puis Civita Vecchia, puis la Sardaigne, puis la Corse

...Parce que tu es restée et que tu m'attendras dans la chambre de bonne qu'Yvan nous a offerte au 24 rue La Fayette, je rejoindrai ensuite sans mélancolie mes compagnons d'atelier chez Delahaye... Je ne serai plus jamais seul !

*

Combien de milliers de pages faudrait-il pour rapporter tout ce que nous avons aimé, désiré, admiré, fait et vécu ensemble? Et le bonheur de ces deux bambins pas formellement invités (puisque nous n'avions pas de maison où les mettre) mais si bienvenus! Puis, inespéré, inconcevable, tout le reste ...

Non, la vieillesse la plus pénible n'est pas celle ses stigmates, des rides, de l'impotence

Elle est celle des chemins impraticables et des méditations périmées. Celle qui cherche encore le salut dans la "nouveauté". Qui, sans vivre à la lumière du passé, cède à l'emportement des mots et des modes. Qui s'interdit de se résigner si elle n'a pu remédier et se gave follement mais vainement des sagesses de saison! Celle qui croit "marcher" et ne fait que traîner la jambe!.

Elle est, plus encore, celle de la solitude assistée mais incomprise, la pire... Celle de ceux qui, pour l'entourage, sont bien morts avant le dernier soupir.

Tu n'as jamais vieilli, Gagi.

Telle que tu m'es apparue dès le premier soir sous le ciel de Valence, telle tu es restée, la même et sans cesse nouvelle, - grâce et intelligence, sagesse et tendresse.

Tu ne vieilliras pas.

Que n'avons-nous ensemble pris de l'âge, comme on dit, par un douteux euphémisme!

Non pas dans cette sorte d'oisiveté essentielle-de l'esprit et du corps, qui vitrifie tant de vieillards... Mais avec humeur, avec humour, tantôt l'un tantôt l'autre. Toi, par nature plus sage et plus courageuse mais pas pour la galerie; moi, plus fragile et moins sensé mais d'un attachement que tu savais inébranlable.

.Avec la curiosité secrètement complice du lendemain et l'illusion, fugace mais récurrente, de ne pas finir...

"Grand âge nous voici. Rendez-vous pris et de longtemps avec cette heure de grand sens. Pour nous chante déjà la plus hautaine aventure" écrit St John Perse. Les poètes ont bien de la chance: ils ne voient que ce qu'ils désirent.

Nous aurions "bien" vieilli...

Après Gwena, nous serions morts tous deux ensemble - comblés et peut-être pas désespérés.

Ensemble! Au moment voulu.

Un dernier bonheur.

Mais qu'on ne me parle pas de thérapie après une grave atteinte! Comme si le chagrin avait besoin d'une réhabilitation médicale !

à Maurice C.

Pas
facile de trouver le
"juste" milieu ...

.c. "Juste" milieu ...

C'est
que le "juste"
dépend du "milieu":
bourgeois,
littéraire, paysan, p
rovincial, parisien,
politique etc... Et le
milieu lui-même
dépend de l'époque
: celui de Corneille

n'est pas celui de Rabelais, ni de Diderot, ni de Balzac, ni de Sartre.

Rien qui ne dépende de la personne selon son caractère, son penchant à la soumission ou à la rébellion, à l'humeur ou à la raison: à chacun ses instruments de mesure. Rien qui ne relève que du personnage.

"Le juste porte la justice en lui" dit Alain. La justice qui sait balancer entre la clémence et le courroux, entre la tendresse et la vérité.

L'excès est un manque. Ou un alibi. Le juste milieu n'a rien d'attirant pour quelqu'un qui n'est pas, autant que tu l'étais, intelligent, sage et bienveillant, -et modeste. On tombe aisément de la foi dans le délire, de l'action dans la fascination, de l'enthousiasme dans le fanatisme... Le juste milieu peut aussi être signe de mollesse, et, sinon de désarroi, de désengagement. Jusqu'à l'acceptation de l'inadmissible.

C'est "le centre" en politique, mi-figue mi-raisin, tiède en tout et qui a tant de mal à se différencier, parce que tout, hors le pouvoir, lui est indifférent. Comment distinguer Bayrou de Jospin qui est si curieux du "nouveau centre" de Blair ? Le juste milieu dans ce monde-là, c'est, au mieux un pessimisme raisonnable; au pire, une commune médiocrité.

Et c'est, en religion, l'adhésion sans l'amour.

J'ai toujours été, je ne m'en flatte pas, de connivence avec les extrêmes, -les au-delà, enfers ou paradis.

Conditionnement et penchant naturel indistincts. J'ai songé, à vingt ans, à m'enfermer dans une cellule : effet probable d'une timidité qui se voulait héroïsme. J'ai poussé le zèle jusqu'à vouloir travailler en usine: propos complexe, glorieux et épuisant, dans un monde confus. L'excès !

Pour affronter le quotidien, le sublime au-jour-le-jour, il a fallu que je te rencontre. Je t'ai alors, avec raison et sagesse, aimée sans mesure. Tu n'étais pas mesurable : c'eût été anormal de t'aimer sans démesure.

Juste milieu ? Quand on aime vraiment, "l'excès", s'il existe, n'est pas un dérèglement mais une exaltation sensée. Il faut n'aimer qu'à demi pour rechercher alors le "juste milieu" !

Le présent disparaît souvent, obnubilé par le souvenir ou le projet et c'est vrai que près de toi je vivais ce que nous avons fait ensemble et ce que nous allions réaliser... Même si le passé n'est pas qu'un bagage et l'espérance, une vaine attente, l'un et l'autre assurent la plénitude de l'instant. Pourquoi les dissocier ? On peut oublier l'heure si l'on ne cesse pas d'être. J'ai pleinement vécu avec toi, même quand tu n'étais qu'assise en face de moi, devant ton bureau : nous avons notre passé, notre présent, et, pensions-nous, notre plein avenir.

Si le juste milieu n'était que l'équilibre du moment entre ce qui fut et ce qui sera, alors je serais perdu : je n'ai plus de futur. Il n'y a plus que l'excès, -du chagrin .

Il est minuit

**Adieux aux lendemains qui nous avaient tant plu !
La belle nuit, jadis à nos rêves offerte
Ne sera plus jamais à nos projets ouverte:
Il est minuit .Le jour ne se lèvera plus...**

**Il est minuit.La vie est un malentendu.
J'ai l'air de vivre encor mais je me sens inerte.
Pesant est mon chagrin quand on me croit alerte...
Et mon sourire n'est qu'un service rendu.**

**Il est minuit,Gagi.Il me reste en partage
Nos communs souvenirs...mais c'est un héritage
Ce n'est pour nous trouver ensemble qu'en tremblant.**

**Il est minuit ! Mais qu'ai je à faire de l'aurore...
C'est pour penser à toi que je demeure encore,
Ma femme qui n'auras jamais de cheveux blancs.**

C'est ce qu'on
dit qu'aurait chanté
Marie,-en latin, puisque
ce serait plus tard la
langue de l'Eglise ...

c.Magnificat

Adolescente
innocemment
enceinte,peut-être la
jeune juive s'était-elle
enfui de chez
elle.Crainte des
pharisiens,licencieux
puritains à l'affût des
putains,mais surtout effroi devant des frangins qui ne
badinent pas avec l'innocence des filles de la maison...

Dieu, si la fantaisie le prend de se faire homme,-s'il
s'abaisse à ce point,-pourquoi une vierge plus qu'une fille-
mère ? La distance est si grande,de lui à nous, qu'on ne voit pas
la différence .

S'en était donc allée chez la cousine,connue sans
doute pour n'être pas bégueule Elisabeth aussi était grosse ...
De qui ? Allez savoir: Zacharie était grand-prêtre,c'est à dire
une espèce d'archevêque plus préoccupé de phylactères que de
chatteries.De plus il était vieux.De qui ? Quelle importance ? Le
cercle de famille applaudirait à grands cris .

Les deux garçons-elles en étaient sûres,ce serait des
mâles ! -étaient tous deux promis à une grande destinée : Jésus,
comme on avait décidé de le baptiser,ferait fils de dieu.Quelle
maman n'a jamais voulu faire de son fils un dieu?Jean,quant à
lui,ferait prophète,une sorte de cousin porte-parole...(Il ne
boirait que de l'eau, promis,juré,- en public ...)

"Viens chez moi,on dira rien.De toute façon, mon
homme est bigleux et c'est un pilier de synagogue !"Ah ! les
corps blancs des amoureuses !" auraient-elles susurré,si elles
avaient lu Apollinaire...Mais,alors, on citait plutôt Elie .

Et il en fut ainsi.Magnificat !

Donc pendant des siècles on a brailé magnificat de la Cappadoce à la Point du Raz et de Lubeck à la Terre Adélie en souvenir des mots historiques.

En Vendée,les chantres ne connaissaient que leur patois.Mais qu'importe?Le chant susdit montait des moustaches frémissantes jusqu'aux voûtes car il marquait allégrement la fin des Vêpres du Dimanche,inopportunément fixées à 15 heures,en pleine digestion ! Les hommes allaient pouvoir trinquer de cave en cave cependant que les jeunes gens s'éventeraient avec les dentelles des filles de Marie Ce serait magnifique !Magnificat!

Quand tu m'as annoncé la conception de Tati,j'aurais volontiers chanté magnificat! Saprستي, quelle exultation, quelle exaltation !

Mais qui magnifier ? Le "Seigneur" n'y était pour rien...Certes,connaissant l'avenir,il se serait,-s'il existe -frotté les mains de satisfaction!Mais ceux qui le nomment Amour, sans en rien savoir,auraient été scandalisés...

Dès le premier émoi,nous avons été tous deux formidablement heureux... Dommage que Dieu ne soit pas dieu ! Malgré tous les crimes qu'on commet en son nom,sans qu'il pipe mot,je le lui aurais dit,ce magnificat !Et de quelle voix !

Je ne le dirai qu'à toi,mon bel amour !

Je te salue, Gagi,pleine de grâce...

-Que veux-tu manger à midi ?

- Et toi ?

-J'aimerais bien retourner au Louvre cette semaine

.- Moi aussi ! Tu iras le matin si tu veux...

- Et toi ?

-Moi,j'irai

l'après-midi.Je sortirai la petite

.c.Conversations

chienne et quand tu rentreras,j'aurai tout préparé.Tu n'auras qu'à te mettre les pieds sous la table ... Ce n'est pas si souvent !

- On monte au Pla ou tu préfères le village ?

- Les deux,c'est bien. Comme tu préfères .

- On y va ?

- On y va !

- On est bien ensemble ! (Tu me prends le bras)

Je réponds par une bise sur l'oreille--

-Ouh ! Tu me chatouilles !

"Conversation:raisonnements et déraisonnements courts" disait Monsieur de Secondat,-qui n'était pas un boute-en-train ...

C'était peu de choses,ces échanges,-et beaucoup!Une façon de "faire" l'amour,-quand il a été bien fait et pas défait... Mais quand deux êtres qui s'aiment ne"font"-ils pas l'amour?Le mutisme est-il la fin du désir ?Une certaine conversation peut l'être aussi.Pour nous la parole,comme le silence,était d'or Non pas que notre conversation fût un"commerce",mot qu'on apprête à toutes les sauces... Un commerce où les mots seraient des denrées,pour certaines cotées en Bourse intellectuelle ou sentimentale.C'était une relation,un rapport,un échange,un lien comme il en est peu dans les liaisons.

Pas de la physique ni de la chimie.Peut-être une alchimie.

Ce fut toi

Je suis né...Ce n'était que moi!
 Quelle souveraine musique,
 Quelle raison métaphysique,
 Ont bien pu faire que je sois ?

Je ne sais pas ce que je crois...
 C'est,j'en conviens,sans importance.
 Nul besoin d'en faire des stances.
 Je ne cherche qu'à penser droit.

Je m'en irai sans savoir où...
 Peut-être non sans quelque crainte
 Lorsque la mort,suprême étreinte,
 Posera sa main sur mon cou...

J'ai vécu je ne sais comment
 Et pourtant je m'en félicite:
 Un amour,un seul,-et licite,
 Fut mon quotidien firmament

Ce qui fut la cause...causa,
 On peut le dire sans malice
 Sans se moquer de La Palice
 Ni faire appel à Spinoza

,
 Mais je sais bien à qui je dois
 Un bonheur qui fut simple et sage
 Ne cherchons pas dans les nuages:
 Dieu,s'il existe,ce fut toi .

Lexique de la
misère.

Une passe...Un
passe-temps...Un passage...

.Passes

Un passé sans
avenir ...

Chez Delahaye, au
sortir de l'usine, des
camarades, pas émus, seulement
émoustillés, se frottaient les
mains en déclarant qu'ils allaient "faire une passe" Je doute
que le Robert, bien élevé, donne le sens de l'expression. Elle dit
assez bien ce qu'elle veut : du technique, du passager.

Combien d'"amours" qui n'auront été qu'un moment,
un instant, -éphémère plus que les mouches du même nom qui,
nous dit Stendhal, naissent à neuf heures du matin et meurent à
cinq heures du soir ?.

Un coup d'essai. Un coup de force. Un coup de
tête. Bref, à peine peut-être après un coup d'oeil, un coup ! On ne
masquait pas des pulsions avec de la galanterie.

C'était de joyeux lurons.

Tout à fait capables de fonder, sans problème, une
Amicale des veufs.

Et d'être encore ce qu'on appelle, non sans raison, de
bons maris.

Huerta

Sur le fronton du cimetière,
Vous écrivez, geste émouvant,
Ces mots, qui sont une prière:
"Les morts redeviendront vivants"

L'oranger pousse entre les pierres,
Les fruits sont aussi beaux qu'avant
La terre est impassible et fière
Au milieu des canaux savants.

Si la vie en paraît moins dure,
Et si l'espoir, tenace, dure
Vaille que vaille jusqu'au bout,

Qu'importe l'envie ou l'invite,
Qu'importe que l'on ressuscite
Si c'est ainsi qu'on vit debout?

Ecrire

Ecrire, c'est retrouver, Gagi.

J'ai l'impression de me délivrer des apparences, de quitter la scène pour rentrer dans la réalité. - qui prend toujours une forme neuve.

A nous deux, nous avons toujours été en bonne compagnie, de celle qui relève d'abord de manières d'être. Quand nous nous sommes dit, s'il le fallait, des mots d'amour, tout en sachant qu'ils n'atteignent pas l'indicible. ce ne fut jamais entre guillemets. Nous étions dépendants et accordés comme la diastole et la systole d'un même cœur...

Il serait désobligeant de penser que l'autre est opaque ou, pire, qu'il se cache. Il faut y prendre garde; la vie n'est parfois, - sinon une simple catalepsie, - qu'un combat entre deux perceptions fausses à travers des schémas insignifiants ou imbéciles. L'autre est "autre", c'est tout.

.Ou bien ne savons-nous pas ouvrir les yeux, Ou bien notre regard n'est-il pas intelligent. Ou bien tout n'est-il pas intelligible. Il faudrait retourner le mot d'Einstein: ".La chose la plus compréhensible du monde, c'est qu'il est incompréhensible"

La conscience est une recherche. Il y a, certes, des ressemblances profondes qui, pour demeurer secrètes, n'en sont pas moins déterminantes. Il serait inutile et déraisonnable ou malsain de les rechercher.

On sait qu'il existe une législation propre aux époux; une jurisprudence pour de possibles litiges... Mais il ne saurait y avoir de définition légale de l'amour. C'est un accord non d'aspérités mais d'altérités.

Tu étais sans pareille, Gagi!

Tandis que j'avais besoin de stimulants émotionnels, il te suffisait, pour de plus sûrs résultats, de faire appel à ton généreux bon sens

Tous frères

"Tous frères"disent-ils! Or le"tous"est de trop:
Ils rabâchent ces mots,puisque c'est la coutume
Mais à peine aura-t-on goûté de leur sirop
Qu'on en aura saisi l'essentielle amertume...

"Tous frères"disent-ils! Mais ils montrent les crocs,
Et leur regard se glace et leur salive écume,
Ils sont prêts à saisir le fer ou le garrot,
A moins que le bûcher,un "frère" ne l'allume...

"Tous frères",ce serait sûrement un beau rêve,
Mais l'illusion,quoi qu'on en dise,serait brève:
La bête paraît vite en la griffe ou la dent!

Je sais,le pape dit,cette sainte nitouche,
Que le ciel ne veut pas le mal,même à la mouche
Toute peine venant de la faute d'Adam!

Dieu se lave les mains de ce qui désespère!
Pauvre Adam! On met tout sur le dos du grand-père
Dont la"faute"se fond dedans la nuit des temps ...

Il en est,comme toi,Gagi,dont le courage
Loyal et généreux peut se passer d'adages.
"Tous frères"? Que non pas.Mais fraternels pourtant.

Gott mit uns

Dieu est avec nous!

C'est à dire avec tout le monde?

Avec toi, Henri? Avec toi, Heinrich? Et vous êtes morts, tous deux, chacun au fond de sa tranchée, sous de différentes défroques, mais dans la même vase.

Avec les bourreaux et les victimes; les innocents et les salauds, les milliardaires et les clochards.?

Avec ceux dont la vie n'est qu'un tas d'ordures et ceux qui jouissent tout leur soûl? Avec ceux qui sont comblés sans raison et ceux qui ne vivent qu'à peine, -et ne semblent même exister que pour la peine?

Ceux qu'on éventre et ceux qu'on cajole? Ceux qu'on décore et ceux qu'on insulte.?

Avec les maîtres et les esclaves enfermés dans l'habituel prêt-à-penser? Avec ceux qui soignent et ceux qui torturent; ceux qui accouchent et ceux qui enterrent?

Avec les épouses et les putains?

Avec tout le monde?

C'est donc avec personne!

Nulle part...

Le coeur en fête

"Bonnes fêtes" C'est le voeu sincère mais peut-être pas purement philanthropique qu'en ce 24 décembre les commerçants ont écrit sur leurs vitrines en lettres de lumière.

Faut-il "faire" la fête comme on fait la noce?

Cette invitation au plaisir n'a rien de malsain et je la préfère à l'intrusion dans la vie de l'autre que peut être la compassion. Mais tous ces bons sentiments qu'on étale...

"Bonnes fêtes" m'a dit machinalement, peut-être sincèrement, la caissière de l'Intermarché. D'un air triste. Indépendamment du sort que la vie lui fait, elle n'aura guère de répit pour son propre plaisir en ces temps de marchandises...

Formules, formalités. Fêtes, faux-fuyants. Echanges selon la trompeuse évidence des hasards...

*

A part le bon vieux temps où nos enfants croyaient au père Noël, aucun de nous deux n'aimait cette "fête"

.Qu'elle relève d'un mythe- avec enfant-dieu, beau-père, vierge-mère, boeuf confit en dévotion, âne gris au garde-à-vous, bergers barbus, moutons bêlants, mages paradants (dont un nègre évidemment sidéré: il est entendu que cette sorte de gens est naïve, voire niaise..) et couronnes rutilantes, - nous n'en pouvions douter Il pouvait être intéressant, à nos moments perdus d'en chercher la signification.

Mais le rite était tellement pré-conçu, pré-vu, pré-dit et même, -car le sacré évidemment s'en était mêlé-, préconisé, que la cérémonie se ravalait en mimique et que la fête tournait vite en ripaille, pour ceux qui en avaient les moyens.

Nous n'avions pas besoin de calendriers, -mis à part les anniversaires intimement célébrés-, -pour avoir le coeur en fête.

C'est de notre ferveur que nos "cadeaux" tenaient leur prix.

Les sentiments,il ne faut pas que les mots les précèdent Mais il n'est pas bon,s'ils sont nécessaires,qu'ils soient en retard.

Dès le réveil, et tout le jour,nos simples regards se faisaient fête...Ils ne voilaient ni les chagrins communs,ni les craintes inévitables:ils les partageaient..

Sans jamais oublier que les yeux ont,sans recherche, un vocabulaire qu'on ne trouve dans aucun lexique.

Quand tout est sagesse sans obsession,quand tout est nuance et mystère,naissent des dieux bienveillants et discrets.

La fête alors n'est pas un spectacle.Et si par hasard on y pense,la mort n'est plus le néant.

Ce chagrin ravalé,cette joie retenue,cela s'appelle la tendresse.

c. Fidélité

Nous n'avons pas eu à nous poser la question de la fidélité : la réponse allait de soi...

Ne savent pas ce qu'est l'amour ceux qui doivent se faire violence pour ne pas tromper. On est, au fil des jours, fidèle comme on est changeant : je t'aimais, Gagi, parce qu'en restant identique tu étais sans cesse différente. La même différemment. Incomparable. Le regard ne transforme pas : il informe .

Le solennel ambassadeur marchand de porcs, le peu reluisant frère de Camille, le grand poète pour orgues de sacristie, -on aura compris qu'il s'agit d'un bigot luxurieux nommé Claudel -arrêtait que le mariage est le sacrifice du plaisir ! Sans doute ignorait-il tout de l'un et de l'autre. Pour lui, Violaine était lépreuse avant le premier baiser .

On se jure fidélité comme on célèbre un rite, comme on construit un rêve, comme on scelle un écrit, comme on prend la mer. Il y suffit de se regarder ! Je parle de notre fidélité ! Entre nous, le terme était inusité. Il eût été inconvenant comme s'il s'agissait d'un amour inconsistant .

Il y a, je le sais bien, des fidélités néfastes qui ne sont qu'aveuglement, entêtement. La fidélité à une idée, travestie en idéal, qui fait les partisans, les fanatiques ; les bourreaux, si le temps s'y prête, voire, si le masochisme s'en mêle, des victimes consentantes.

La fidélité se passe de caution, non de raison : la bonne foi ne fait pas la bonne cause, dût-on y perdre le cuir et le poil comme on disait jadis, et quand bien même les illusions auxquelles on s'accroche, seraient-elles d'innocentes utopies ...

Mais cette fidélité entre deux êtres qui par chance se sont rencontrés, tient en même temps du corps et de l'âme (si l'on veut absolument y voir deux entités). - jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ne me dites pas qu'il est un plus grand bonheur que ce magnétisme gouverné !

Vous avez dit amour ? Ne jurez pas fidélité ! L'une et l'autre vont de pair.

On ne jure que pour conjurer .

"Nouvelle" année

Pour moi elle ne sera "nouvelle" que si elle est la dernière.

Depuis le funèbre premier mai Mil neuf cent quatre vingt dix huit, plus de Premier de l'an. Il y a des jours qui se ressemblent, qui se suivent, qui se traînent, qui s'évaporent.

Avant, chaque jour était neuf, comme le premier. Sa nouveauté, elle était dans notre regard. La fidélité, c'est la découverte ingénue de l'ordinaire, de ce qu'on appelle indûment le "vieux" et qui ne vieillit pas vraiment.

Pendant quarante sept ans, Gagi, nous sommes "venus au jour" ensemble

.Le temps existait-il? Nous ne l'avons pas vu passer. Il nous semblait inépuisable. Heureuse époque où comprendre c'était admettre aussi qu'on ne comprend pas tout. Le train- train peut devenir mystérieux, sinon mystique. Il y a dans le quotidien, des ébauches qui sont des aveux et des contraintes familières qui tournent en gaîtés partagées. Il est aussi des souffrances qu'on ne supporte qu'à deux. Quand par hasard ne viennent pas le mot ou le geste qu'on désirait, la générosité, qui sied à l'amour véritable, c'est de savoir attendre.

Pendant quarante sept ans, nous étions, toi et moi, séparables mais inséparés.

.Et voilà que depuis six ans-si ces années-là sont à prendre en compte...-

Sans toi, c'est maintenant chaque jour la fin du monde.

Chair?

"Et le *verbe* s'est fait *chair*" récitait l'officiant.

Le verbe, le verbe... On avait beaucoup d'ennui à l'école, avec lui et ses conjugaisons souvent farfelues. Et voilà qu'il se faisait *cher!*, par dessus le marché ! Déjà que ma mère se plaignait que tout augmentait sauf le prix du lait ...

Ou alors était-ce *chaire* qu'il fallait entendre, cette sorte de tribune (de tribunal) d'où le curé peu commode lançait à n'en plus finir ses admonestations, ses attestations, ses contestations, ses diatribes contre les *pêcheurs*, qui étaient pourtant de braves types et vendaient du bien bon poisson?

Ou encore (on s'en torturait les méninges!) s'agissait-il de la *chair*... Du poulet ou de l'escalope? Chez nous elle était toujours tendre, car "on veillait au grain" sur l'aire comme à la boucherie ! On y ajoutait de la crème, pas de la grammaire heureusement !

A force d'entendre mélanger les herbages et les lieux de pêche, - par quelqu'un d'incompétent puisqu'il n'était ni paysan ni marin-, le gamin, malgré le banc d'église inconfortable, finissait par s'endormir tranquillement, sur l'accueillante épaule de sa mère, qui elle-même somnolait sans doute... Seul le vieux chantre, ravi de retrouver enfin la parole, réveillait brutalement tout le monde avec sa voix de stentor qui propageait sous les voûtes un sonore (et incompréhensible) *credo!* La messe finissait par finir et tous étaient contents de se retrouver sur la grand'place, à la buvette ou à la pâtisserie! C'était enfin dimanche !.. Le jour des copains.

Vint hélas le temps de l'instruction... De la connaissance des mystères: entre huit et dix ans, il était grand temps de s'ouvrir à la gnose.

On nous apprit que le *Verbe* (la majuscule, on la transportait parfois jusqu'au tableau noir de l'école, ce qui mettait l'instituteur en rogne..) c'était Dieu, et qu'il s'était fait chair, c'est-à-dire homme. Pourquoi pas femme, pensèrent les filles qui firent la gueule mais se reprirent vite car c'était un péché. "Un dieu qui se fait homme", quelle idée! pensions-nous sans trop oser nous le dire.... On nous affirmait que nous étions les rois... Les rois de la création... Ce qui s'était fait de mieux depuis la commencement du monde... Mais où était l'homme quand la fougère avait partout le primat ?

Et ces lézards(dont la maîtresse nous montrait des photos:il y en avait eu plus de cent espèces,déclarait-elle et c'était six cents mille siècles plus tôt...) Six cents mille ? Six cents mille siècles ? Sur notre ardoise nous ajoutions deux zéros:soixante millions d'années ! Impossible:le curé nous avait enseigné que le monde avait été créé dans un jardin il y avait cinq mille ans.(environ,pour rester précis)..Pourtant l'institutrice était savante et pas menteuse. Mais la pauvre n'allait pas à l'église:elle pouvait se tromper.

Tout de même,ces "photos"...Et plus de cent espèces! Avec les dimensions d'un poulet,pour les plus petits...Et les plus gros,presque aussi longs que la grange (quarante mètres:j'avais mesuré)et qui pesaient autant que cinquante boeufs ensemble! Les uns qui mangeaient de l'herbe.Les autres,avec des dents longues comme deux mains,-une jolie série de poignards dans la gueule,-qui,sans problèmes,s'empiffraient de leur propre descendance...C'était bien les rois ...

"Roi de la création";l'homme. auto-proclamé sapiens ?. Pourtant,la moindre plaie au genou après une chute de bicyclette,il fallait vite la désinfecter à cause du tétanos qui vous aurait envoyé au cimetière...Pourtant notre cheval était beaucoup plus fort que moi et courait beaucoup plus vite...D'ailleurs on nous avait appris qu'un faucon,en piqué, atteignait trois cent soixante km/h! Pourtant qu'y a-t-il de plus innocent qu'un agneau, de plus fidèle qu'un chien ? Pourtant,on nous racontait qu'une baleine restait quinze minutes en plongée à cinq cents mètres de profondeur: pour ceux d'entre nous(j'en étais) qui s'étouffaient vite même à la surface de l'eau, c'était impressionnant...Pourtant,les"sauts de chat" des danseuses n'ont rien de la souplesse des félins.Pourtant,pourtant...On n'en finissait pas de comparer et,toutes choses égales d'ailleurs,ce n'était pas à l'avantage du "roi"...

Alors un dieu qui se fait homme ?

On l'invente.

Pour le faire parler,-ou taire-Pour l'investir et le gouverner.Pour prendre sa place.

L'Indien Hopi ou Seneca ou quelqu'autre sur sa montagne ou dans sa prairie était moins prétentieux et plus religieux,lui qui ne révérait que le Grand esprit,sans en faire un plat.

Pour celui dont la chance est d'en connaître le langage,c'est la chair qui se fait verbe.

Dieu qui se ferait homme?Si nous existons devant lui,le jugez-vous incapable de transparaître dans la chair de tous les vivants?

Il faut avoir l'esprit vicié pour déclarer le corps impur!Que d'âneries(pardon pour le bourricot!)proférées à propos du "péché de la chair" Et seul ce grand couillon mondain qu'était Mallarmé pouvait dire que "la chair est triste" (et qu'il "avait lu tous les livres",- pour faire bonne mesure)A côté de lui,Céline est toute tendresse.Mais,auprès du génial voyageur au bout de la nuit,il faudrait se pencher très bas pour entrevoir un poil de la précieuse moustache mallarméenne

" Corps féminin qui tant est tendre
Poli, suave et précieux..."

Le gueux Villon,notre frère humain,était un poète d'un autre classe.

Je ne vois pas d'âme à ceux qui détestent le corps.Méfiez-vous: ils n'aiment vraiment rien.

Ton corps,Gagi, était inséparable de ton esprit.L'un vivifiait l'autre.Tous deux étaient chaleur et lumière

L'âme de Platon

Nous croyons en une autre vie, comme si nous revenions d'un exil imaginaire et qu'il nous semblait impensable de ne pas retrouver notre patrie.

Il nous semble avoir vécu déjà; il nous paraît donc normal de revivre encore et toujours

Il s'agit non pas de craindre la mort mais tout bonnement de la refuser. Ne pas se résoudre à n'être que de simples produits manufacturés qu'on jette après usage. Nous n'avons certes pas "droit à tout" mais il nous paraît impossible qu'une telle fin, -pure et simple disparition- nous attende. Nous nous plions tant bien que mal aux contraintes existentielles tout en nous promettant, comme s'il allait de soi, l'essentiel.

Rêve confus d'une assumption hypothétique!

"Réincarnation"?

Tel, qui, sans doute pour trop réfléchir, ne sait pas ce qu'il pense, se verrait bien dans la peau de Sophocle, il se pourrait que je l'envie. Mais je n'en demande pas tant. "Qui peut dire quel tailleur d'aujourd'hui a hérité de l'âme de Platon?" se demandait Heinrich Heine. Une boutade de plus.

Sans rêver de rejoindre Doris Lessing sur Sirius, si nous pouvions, toi et moi, Gagi, nous retrouver les mêmes, -"ici-bas" de préférence, ou ailleurs s'il le faut- ce serait la belle vie.

Un rêve .Imaginé.

Il n'est qu'un véritable amour

**Je veux chanter l'amour charnel:
Délectation autant qu'ascèse,
Il est incessante genèse,
Et, depuis la source, éternel.**

**La chair, appel originel,
N'a que faire d'une exégèse:
L'âme et le corps ensemble à l'aise
Savent répondre au même appel.**

**Viens près de moi que je te presse.
Que ma main soit toute caresse;
Demeurons ensemble toujours!**

**"Charnel", "spirituel" qu'est-ce à dire?
Sans l'autre l'un ne peut suffire:
Il n'est qu'un véritable amour.**

**Pour autant vais-je faire apôtre
Et, nom de dieu, parmi tant d'autres
Aller remercier le bon dieu ?**

**A toi seule vont mes hommages
Pour ces bonheurs dont les images
Donnent encor vie à mes yeux ...**

Amitié

Peut-être l'avait-on, pour des raisons fragiles,
Choisi... Tout simplement parce qu'il était beau
Ou qu'il serait un jour un défenseur utile...
Qu'il était cher: son prix en faisait un cadeau!

Or très vite il devient dans l'univers hostile,
L'assidu compagnon, l'ami secret qu'il faut .
Jamais vous ne serez méchant ni malhabile:
Il vous aime. Dès lors vous êtes sans défaut...

Fidèle au jour le jour, docile aux confidences,
Il vieillit, -avant vous!- sans heurt ni discordance,
Même s'il n'entend plus, quand on l'appelle, il vient!

Jusqu'au jour où s'éteint, dans le regard, la flamme,
Uù la paupière, hélas!, se referme sur l'âme ...

Dites-moi qu'il existe un paradis des chiens

Pour Merlin, Lancelot, Gaïa, Gwen a Du,
Couette et Tilou

Cette femme, hier
 inconnue,
 Si constante en sa vérité,
 Inattendue et bienvenue,
 Si désirable en sa clarté,

Cette jeune femme
 ingénue
 Entrevue un beau jour
 d'été,
 Offerte autant que
 retenue,
 Sans mots ni gestes
 apprêtés,

.c.Amant

Cette femme toujours nouvelle
 Que chaque jour mieux nous révèle,
 Seule étoile en mon firmament,

Elle est quoique morte, ma vie
 J'en fus, sans jamais d'autre envie,
 Comme j'en demeure, -l'amant .

L'espérance

Ils n'ont à la bouche que ce mot;espérance.

Ils font des étincelles mais aucun brasier ne s'allume...Ils érigent en dogmes -en paroles d'évangiles !-ce qui ne fut peut-être,-si ce fut-que clins d'oeil,boutades, humeurs ...

Pourquoi pas ? Il n'y a rien de vraiment pernicieux, il y a même du bon sens dans cette folie:mieux vaut fermer les yeux que succomber au vertige...

" Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'espérance. Et je n'en reviens pas "Pas fou, le bon Péguy, qui ne se payait pas de maux .Mais quand, illusion sans désagrément,bruit timidement en écho le son des cloches de l'enfance,ce n'est pas un menaçant tocsin mais un joyeux carillon.

C'est un agréable chemin,l'espérance.Un chemin creux pour ceux qu'aveugle le soleil ou que le désert désoriente,-à condition d'ignorer qu'il mène peut-être au gouffre.

Les prêcheurs, quels qu'ils soient,feraient mieux de se taire : ils fanent, ils profanent nos désirs les plus fous et les plus sacrés.Il n'appartient qu'à chacun de s'endormir avec son rêve. .

Les marchands d'illusions de ce genre sont pourtant plus supportables que les faiseurs de mots,-qui, n'ayant jamais aimé,peuvent affirmer que l'être dont on est épris,on le préfère absent! "Comme je te chéris quand tu n'es pas là" ! Cynisme imbécile, baliverne de salon !

Ils t'ont emportée, Gagi... Tes mains ne se sont même pas refroidies dans les miennes ;je les ai retrouvées glacées .

L'espérance ? ...

Bleu crépuscule

Bleu crépuscule de Valence,
Mieux que d'hier je m'en souviens!
Lyre secrète du silence
Que j'entends dès que tu t'en viens...

Mieux que d'hier je m'en souviens!
Il ne se peut que je me taise...
Le hasard y fut-il pour rien?
Mais qu'importe ici l'hypothèse !

Lyre secrète du silence...
Quand tu vins t'asseoir près de moi,
Soudain le ciel se fit immense
Et mon coeur fut tout plein d'émoi.

Je l'entends dès que tu t'en viens...
Comme hier il me charme encore
Et c'est le chant qui me soutient
Et me fait espérer l'aurore...

Pour Micheline et Claude T.

Semences

Il y a des semis qui ne lèvent qu'au printemps. Il y a des graines qui ne germent qu'en hiver.

On commence par croire au Père Noël, certes mystérieux (c'est un grand part de son charme) mais bien attentif et généreux puisqu'il pense encore à vous en passant chez des oncles, des cousins ou même des voisins...

Heureux âge où sont possibles tous les songes. Ces cadeaux qui tombent du ciel miraculeusement par la cheminée entretiennent de merveilleuses illusions. Nécessairement venus d'un "ailleurs" inimaginable, ils sont déjà la promesse d'un autre monde, où l'on cueille à gogo les oranges, les chocolats, les jeux de construction et les tricycles. Est-ce Dieu qui est le père Noël? Ou plutôt, puisque, lui, on l'a vu aux Halles, est-ce le Père Noël qui est Dieu? On y pensera peut-être plus tard; pour le moment on savoure le chocolat céleste. Il avait le même emballage que les boîtes de l'épicière, la mère Boury? C'est elle qui avait triché !

La vie alors n'était qu'un semis d'étoiles

Quelques années passent.

C'est le commencement d'une inquiétude et même l'amorce d'un scandale, du moins pour les plus rêveurs ou les plus ingénus. Le catéchisme éteint les feux de la poésie, laquelle disparaît dès qu'on l'explique.

La "foi", nous disait-on gravement, n'est pas cette confiance, cette sécurité, cette complaisance, cette complicité qu'on éprouve en compagnie de son père. Le "bon dieu" s'est entouré d'une compagnie de gendarmes pas toujours futés mais curieux de tout (d'ailleurs ce sont surtout les femmes qui attendent devant le confessionnal) qui menacent, dressent des procès-verbaux, ne parlent que châtiments... Le gamin qui n'aime pas piétiner, fût-ce une ortie, et qui se reprochera d'avoir, même mollement, battu un chien qui l'a mordu, se rebiffe: comment un dieu qu'on dit Amour, et tout-puissant, peut-il se résigner à tant de méchanceté, d'indifférence et de bêtise dans "son" monde ?

Il se trouve qu'on devient agnostique, voire athée, ... par piété. En rébellion contre ceux qui, sans respect pour l'Inconnu, le définissent, lui, l'Infini. Le font parler, lui, l'Ineffable Et décréter, et menacer, et châtier: pire que le diable dont on lui prête l'invention!

Ainsi les infidèles nous ont-ils éloignés de Lui

Viendra heureusement l'été.

Pour peu que le ciel se soit voulu bienveillant, et le terrain bien préparé, c'est le temps du mûrissement et de la moisson modeste mais vivante. Dirai-je que le physique l'emporte sur la métaphysique ?

Ce serait avoir la vue bien courte du moins devant ceux dont l'amour, hors des sectes, est resté la divinité.. Qu'importent les "définitions"? Si Dieu est Dieu, comme disent les fidèles de Mahomet, qu'a-t-il besoin de prophète? La foi n'est pas une adhésion aux formules d'un manuel, à des dogmes, à des mises en demeure.. C'est une espérance en l'inconnu(le mystérieux, l'extraordinaire Inconnu!. Une illusion? Peut-être. Mais si poétique ! Et si elle permet de vivre...

Il arrive souvnt que la poésie soit broyée par la vie. Il se peut que toute une existence en soit illuminée: Gagi, c'est grâce à toi que je le sais. D'avoir été si heureux n'est peut-être pas commun. Ma mémoire fait ma joie

Là encore, il s'agit de semences qui ne furent pas gâtées. Mais on ne peut espérer de tous les grains qu'ils lèvent, ni des plus généreuses fictions qu'elles se réalisent, ni des feux sacrés qu'ils s'étendent...

J'avais décidément la "bonne foi" dans les gènes et ce n'est pas l'expérience d'une enfance et d'une jeunesse heureuse qui pouvait l'atténuer.

La découverte de la condition ouvrière et du prolétariat de banlieue m'a littéralement stupéfié:j'arrivais de loin!Pas de Pentateuque ni d'encycliques en poche.Mais...

Parmi mes nouveaux camarades,il en était de beaucoup de sortes.

Deux catégories particulières ne pouvaient pas ne pas retenir d'emblée l'attention Certains,qui pouvaient avoir été des militants d'action dite catholique voulaient refaire le monde en renversant,s'il le fallait,les églises....D'autres, nostalgiques des Mauges ou du Morvan ou d'un quelconque environnement rural familial de leur enfance,et peut-être pas même baptisés,rêvaient- issue évidemment peu probable dans l'immédiat-d'être tout bonnement curés de campagne !Plus nombreux étaient ceux qui,avant de changer le Monde,rêvaient de changer d'appartement!

Toujours prêt pour la controverse amicale,mais plus encore pour l'action urgente(quand quelqu'un se noie,on ne fait pas de discours,on plonge!),j'étais avec tous.Mais plus proche évidemment des *croyants*, je veux dire de ceux que révoltait l'injustice et qui travaillaient au bonheur des laissés pour compte,porte-parole pas toujours autodésignés,écoutés parfois mais rarement suivis.

L'usine ! Une véritable consécration à mes yeux naïfs et romantiques Lutte des classes ?.Je m'étais porté en première ligne.

Sans doute,comme tous les "héros"me croyais-je intouchable!Délégué d'atelier,délégué du personnel...Pas des décorations bidon:des honneurs et des charges.Et des coups pour qui s'exposait en franc-tireur! Autant pour la gloriole!Pas de wagon avec moi plein de concepts et de certitudes.En commun avec nos nouveaux camarades,l'absence de toute inquiétude concernant le mystère de la Trinité.Et le problème de l'Immaculée conception,mieux valait ne pas en parler:il ne touchait pas vraiment à nos intérêts quotidiens...

Que voulions-nous?"Du pain et des roses".Un bonheur simple pour tous.Sans en oublier les éléments nécessairement tragiques Un monde nouveau.où il ferait bon vivre ensemble Nous l'avons cru à portée de la main...ou du poing !

Quelle nostalgie,plus de cinquante ans après,pour cette grande époque!

Il n'y eut pas de rupture.

Toi, lucide et résolue, consentante et sceptique, (c'est que tu avais connu naguère de semblables défilés qui avaient bien mal tourné !) nous avons continué à " manifester " dans les grandes artères de Paris, avec drapeaux, slogans, pancarte, pour la Paix au Viet-Nam, contre l'arme atomique, pour l'Algérie algérienne.

Emus et silencieux nous avons suivi le cortège qui, derrière les tambours en deuil, conduisaient Pierre Overney au Père Lachaise. Suivis de Merlin ou de Lancelot -également troublés au milieu de tant de monde- qui faisaient montre d'un zèle sublime dont nous savions bien en culpabilisant, qu'il était de pure complaisance. de leur part. La forêt de Fontainebleau avait, à leur nez, incomparablement plus de véritables attraits que la place de la Bastille.

Puis nos fils ont grandi. et voulaient bien faire dans le drame pourvu que ce fût le leur et non le nôtre: notre mission fut quelquefois, sur les injonctions d'un commissaire du 5ème arrondissement, de les cueillir au commissariat où ils avaient, sans déshonneur, passé la nuit en cage.

La vie familiale et professionnelle, heureusement, ne nous avait jamais lâchés.

Ceux qu'on appelle encore "nos enfants" grandissent. Ils s'en vont.

Bienheureux sont alors les époux qui ne se sont jamais oubliés. C'était notre lot- bien loin de toute idée de loterie.

Le mouvement social, comme on dit avec emphase, s'est ralenti. Ou il a pris d'autres directions...

La France alors s'enrichissait; le tragique se fit discret. Le travail nous reprit de plus belle.

Le temps passait. Trop vite. L'âge venait en catimini. Au départ, chacun de nous était déjà une pluralité d'individualités. Il l'est resté mais de plus en plus métissé, de plus en plus riche, de plus en plus "accommodé".

Quand je me rappelle les saisons que nous avons vécues ensemble, je me demande s'il existe un "ailleurs" où nous pourrions nous retrouver pour être mieux. Mon paradis, c'était cette planète, si belle encore mais si désolée sans toi!

Les plus simples bonheurs sont des semences de chagrins.

*

Qu'ils sont beaux et touchants, poétiques et dramatiques, les amours de l'adolescence! Tu m'en as un peu parlé, avec la grave légèreté et la pudeur non feinte, qui te convenaient si bien. J'en ai un peu deviné, parce que les attirances d'un certain âge sont les mêmes chez ceux qui se ressemblent.

Quand tu avais quinze ou vingt ans, il était normal qu'on t'ait remarquée, puisque tu ne faisais rien dans ce but.

Comment aurait-on pu, Gagi, ne pas t'aimer quand, si naturellement tu étais aimable?

Je sais bien qu'à ce moment de la vie, ce qu'on appelle passion n'est pas toujours qu'une fantaisie mais il m'importait peu de n'avoir pas été ton premier amour.

J'avais assez de chance d'avoir été le dernier!

Voyages

Toscane aux horizons immenses,
Que j'ai connu des temps heureux !
Moi, l'ami de coeur, amoureux
De ciels, de rêve et de romances ...

C'était notre premier voyage
A deux, pour un commun savoir.
L'amour est un humble pouvoir
C'est un entretien sans verbiage

Nous n'avions que faire de violes
Pour chanter le long des chemins
Nous marchions la main dans la main
Et c'était bien plus qu'un symbole.

Herbes folles, draps de garance,
Nuits lumineuses, gais matins,
Et n'avaient rien de florentins
De frais baisers, même à Florence,

Toute couleur était nouvelle !
J'ai dû parfois perdre le nord ...
C'est que mon coeur battait si fort
De te voir si proche et si belle!

Nous n'avions que tente de toile
Et peu d'atours et peu d'avoir
Mais l'âge où l'on a le pouvoir
D'inventer de belles étoiles

Ne demandait ma châtelaine
Nulle part nul autre château:
Lui faisait un royal manteau
Seulement sa petite laine.

On aurait pu nous crier gare
En vain! Nous allions en rêvant,
Sachant que les chemins savants
Sont parfois ceux-là qui s'égarent.

Nous étions trésor et partage
Et c'était un joli magot;
Nous étions l'alter et l'ego
Les héritiers et l'héritage.

Nous avait gagnés la tendresse
Qui s'entend bien avec l'humour,
Mais c'était d'abord notre amour
Qui faisait notre forteresse.

Si nous étions tout l'un pour l'autre,
Alors le monde était à nous,
Mais nul n'en fut jamais jaloux
Car son bonheur était le nôtre.

Trop sages pour braver l'orage,
Nous fûmes sans grave accident;
Ce qui n'agace que les dents
Ne demande pas grand courage.

Sûrs qu'il n'est rien qui ne demeure,
Le jour passait, mais souviens t'en,
Nous eût semblé perdre son temps
Que de vouloir compter les heures.

On dira que je me répète...
Et ce n'est pas tout à fait faux
Mais qui prendra pour un défaut
De revivre d'anciennes fêtes?

*

Vint hélas le dernier voyage,
Celui qu'il fallut faire seul...
Ton corps recouvert d'un linceul!
Je voudrais en chasser l'image...

La porte à peine entrebâillée,
S'était introduite la mort...

Est-ce hier que je t'ai veillée?
Pour toi, Gagi, mon coeur bat toujours aussi fort !

Secret

L'amour est un secret qui ne peut se partager. Parce qu'il ne s'explique pas. On peut essayer d'en percer le mystère En vain.

Heureusement !

Mieux vaut se résoudre au silence, parfois plus subtil et mieux disant que les mots. Un simple regard peut être bien plus éloquent, -pour le meilleur et pour le pire, -qu'une parole.

Je t'aimais secrète ,Gagi.

Non pas pour ce que tu pouvais cacher. et qui aurait été sûrement ce qui tu avais de meilleur...

Je t'aimais pour ce que tu ne savais pas. Pour ce que tu attendais, sans y prétendre. Pour ce que tu voulais ingénûment Pour ce que tu cherchais sans angoisse, Pour ce que tu aimais sans besoin de le définir.

Pour ce que tu révélais sans même te le dévoiler.

Je t'aimais pour ce que je voyais de toi et ce que j'en devinais incessamment ...

Je t'aime pour tout ce que tu a su recevoir de moi sans même que j'aie songé à te l'offrir.

Pour ce que tu n'as pas dit et que j'ai entendu; pour ce que tu as dit et que j'avais besoin d'apprendre.

Grâce à toi, la poésie, même si elle repose sur le rêve, était d'abord partage et compassion.

S'il faut, parfois, se délivrer des rêves impossibles, rien n'est plus précieux que les souvenirs vivants.

Des souvenirs où je te retrouve, la même et différente, précieuse et modeste, ingénue et décente.

Ma compagne, l'artiste

Tu savais retenir, entre tes mains jumelles,
Le nuage et le vent, l'arbre, la pierre et l'eau,
Et, d'un visage absent à lui-même infidèle,
Faire voir, sans apprêts, les traits, dans un tableau.

Tu pouvais, en peignant, sourire-sans modèle,
Voir, dans chaque matin, un spectacle nouveau,
Toi qu'un livre, un vieux chien, un ciel, une sittelle,
Ravissait à l'égal d'un somptueux cadeau...

Tu ne redoutais pas les maux inévitables,
Sage sans refuser les ivresses instables,
Audacieuse et naïve, ingénue et sans fard...

Tu préférerais d'instinct la grâce à l'anathème...
Mon épouse d'hier et d'aujourd'hui, je t'aime,
Ma compagne au chemin qui ne va nulle part.

On verra bien A vous qui parcourrez ces pages
 Je dis adieu: je suis parti
 Sans hâte et sans grand équipage
 Pour ce qu'on dit le paradis ...

Retrouver ma si douce et belle
 En allée avec nos trois chiens
 Devant!J'avais tant besoin d'elle:
 Qu'aussitôt,je ne fus plus rien.

Elle était comme l'hirondelle
 Qui seule fait tous les printemps.
 Gagi,mon épouse modèle:
 Si forte et si faible pourtant!

Ai-je besoin de vous le dire ?
 Simplement souvenez-vous-en:
 Vous avez vu Gagi sourire
 Et compatir,au fil des ans.

*

A nos fils amoureux d'orages,
 Petits devenus vite grands
 Mais bien trempés du vrai courage,
 Celui qui fait rompre les rangs.

A vous,Marcel,Jean,tous les autres,
 Amis qu'on se fait à vingt ans
 Quand on veut être les apôtres
 D'un rêve pour de nouveaux temps

A vous,mes compagnons d'usine
 Avec la rose ensevelis
 Que ne gênent plus les épines
 Des abandons et de l'oubli.

Vous qu'on avait mis sur les listes
 D'après bandits de grands chemins...
 Bons anarcho-syndicalistes
 Dont le coeur était sur la main!

Je voudrais qu'on me le pardonne,
 Je n'ai fait que ce que j'ai pu
 Tâchant d'être de ceux qui donnent
 Avant d'être eux-mêmes repus.

Si j'ai passé quelques frontières
 Et quelquefois non sans danger,
 Personne au delà des barrières
 Pour moi ne fut un étranger.

Je tentai d'être sans offense
 Pour ceux qui se disaient les miens:
 On est ce qu'on fut dans l'enfance.
 Il est des princes bohémiens

Je ne fus pas un personnage;
 J'étais sans masque et sans crédit...
 Pas vraiment de ceux qu'on ménage ?
 Je m'en foutais, je vous le dis;

J'ai cru bien longtemps aux miracles:
 Mon coeur était déconcerté...
 Mais on n'a plus besoin d'oracles
 Quand on goûte à l'éternité:

C'est que j'avais un héritage
 Comme il en est peu dans ce temps,
 Un bonheur de ceux qu'on partage
 A la fois libre et dépendant

Toi qui pensais bien sans rien dire
 Et souriais pour désarmer,
 Tu faisais vivre sans délire:
 Faut-il être fou pour s'aimer?

Nous avons eu l'os et sa moelle,
 La chair vivante de l'esprit...
 Nous avons eu l'ombre et l'étoile
 Sans en méconnaître le prix!

*

Je suis rongé comme un vieil arbre
Quand l'écorce s'en cache un peu;
Le coeur n'en était pas de marbre,
Je n'étais que du bois de feu.

Il convient de se montrer sage,
Le soir sans bruit s'en est venu...
Pour moi la nuit est sans message:
Ne demeure que l'inconnu.

Je partirai sans états d'âme,
Espérant tout mais sûr de rien..
Comme, en souriant, disait ma Dame
"On verra bien!"

Lettre à Gagi ,30 avril 2004

Gagi

Je ne dirai pas "mon amour" ni "ma chérie": cela va tellement de soi...

Il me suffit de prononcer ce petit mot tout bas, d'y penser seulement même, pour qu'affluent en moi tant de souvenirs, tant de bonheurs que j'en demeure tout pénétré! C'est assez dire que je ne te quitte pas. Il y a bien ce court moment que je passe chaque jour devant ta tombe mais j'arrive à seulement me rappeler, - sans rien imaginer !

Il y aura, demain, six ans!

Ce spectacle atroce!

J'essaie de n'y pas trop penser car alors l'instant se fait interminable et la vie, insensée. Je m'efforce de me rappeler - ce n'est pas difficile - tout ce que nous avons ensemble aimé, admiré, craint, constitué, partagé...

Dans la simplicité de notre vie commune. Nous avons trop à faire avec le réel pour rêver, fût-ce par jeu, l'inimaginable.

L'apparence n'a jamais été notre business. A part ceux qui nous aimaient, nul ne nous a "vus"! Heureusement! Galerie, galère! Plage des solitudes. Temps perdu pour la véritable intimité.

Simplex mais pas simplets. Evidemment complexes, nous évitions d'être compliqués. Parfois non sans malice mais jamais par artifice. L'aide la plus urgente qu'on puisse accorder à quelqu'un, il arrive que c'est d'avoir besoin de lui; cela aussi, tu le savais.

Tu m'as fait un bien belle vie, Gagi. Je pense que toi-même tu fus heureuse aussi... Nous avons gardé le même âge.

Je ne t'ai pas survécu.

Je vis en-deça de ce fatal premier mai. Avec toi. Comme avant... Presque ... Je vis de toi. Nous sommes ensemble. Comme avant... Presque...

Au risque de paraître, à 82 ans, futile ou puéril, je dois me l'avouer à moi-même (devant d'autres je n'oserais pas !) on survit avec ses rêves. Plus exactement, ils ne meurent vraiment qu'avec nous. Le brasier de jadis, on le croit éteint: il arrive qu'on s'en désole. Il en reste pourtant de clandestines étincelles... La flamme ne demande qu'à jaillir.

Névrose ou thérapie, l'espérance?

Peut-être l'une et l'autre. Illusion ou pressentiment, on "verra" bien... Il faut espérer avec force et mesure, comme on nage non comme on s'engloutit, - comme on respire, non comme on transpire.

Les "scrupules" de la raison (de la "rationalité" ou du "raisonnement", cette mécanique,) ne sont peut-être qu'une vanité creuse ou un buté désespoir? Les gens déraisonnables, il se trouve parfois qu'ils avaient raison. Spiritualisme New-Age ? Utopie technologique réponse à tous les mystères? Seuls ont besoin de gnoses ceux qui vivent les yeux clos. Nous sommes sans peine restés réfractaires aux recettes même bien (trop bien) présentées par les sectes. La chair n'est ni un stigmaté ni une fiction; elle est notre âme inspirée et vacillante, tenace et changeante.

L'avenir est une affaire d'inconnus: Dieu et nous. Jurons que ce n'est pas trop beau pour être vrai .

Je m'en veux de ne pas avoir assez goûté le bonheur de te voir vivante. Comme si un pareil cadeau n'était que banal! Un dû!

En te perdant, je me suis perdu.

Te reverrai-je, Gagi ?

Il me serait si bon de le croire...

Je m'arrête. Sinon l'espérance va m'empêcher de dormir .

Je t'aime .

Postface

à Gagi

T'en ai-je fait des vers que je n'ai pas écrits !
Que je t'ai lentement récités en silence,
Des graves, des légers comme des confidences,
Et d'autres, déchirants, soudain, comme des cris!

Des vers, avec des mots que tu m'avais appris
Des vers qu'on n'aime plus quand le jour recommence,
Des vers, surgis sans bruit des espaces immenses
Où des vents incertains se cherchent un abri.

Des vers, dont tu savais, seule, les références,
Invectives parfois, plus souvent révérences,
Rimes, rythmes, bonheurs et chagrins confondus,

Tantôt trop indolents, tantôt trop frénétiques,
Des vers qui n'étaient pas toujours très poétiques,
Mais, de toi seule aimés, - de toi seule entendus .

I mai 2004

.Recueillement.....	6
Les cris,même d'amour.....	9
..Murs inutiles.....	12
L'appel de la nuit.....	16
La mémoire et les yeux.....	20
Le droit chemin.....	22
Nuages.....	24
Mon père était parti.....	26
A quinze ans.....	29
Orages.....	32
Messie.....	36
Sourire.....	39
Rencontre.....	41
Couple.....	43
Débats.....	46
Métiers.....	47
Famille.....	50
Il n'est plus d'horloge.....	61
Dich,die ich kannte.....	62
Retrouver.Ibiza.....	65
Besoin de l'autre.....	66
Privilèges ?.....	71
Un dernier bonheur.....	72
.Il est minuit.....	78
Ce fut toi.....	82
.Passes.....	83
Huerta.....	84
Ecrire.....	85
Tous frères.....	86
Gott mit uns.....	87
."Nouvelle" année.....	91
Chair?.....	92
L'âme de Platon.....	95
Il n'est qu'un véritable amour.....	96
Amitié.....	97
.L'espérance.....	99
Bleu crépuscule.....	100
Semences.....	101
Voyages.....	106
Secret.....	109
On verra bien.....	111
Lettre à Gagi,30 avril 2004.....	114
Postface.....	116

Chez René Julliard

"Il n'y aura qu'un visage"
sous le pseudonyme d'Alain Jansen

A "La pensée universelle"

"Partis-pris"

Aux "Anneaux d'Or"

Les beaux jours

Le Jardin anglais

De très anciens soleils

Dites-moi qu'elle est vivante

Un si beau voyage

Gagi

Et-il un dieu dans ce jardin?

Le temps d'aimer

Une si brève éternité

Quatrième de couverture**Photo**

Un sourire sans pose, authentique, spontané. Ta pensée souriait avant ton visage ...

Sourire du coeur en paix et de la chair épanouie

Tu ne souriais pas aux anges. Tu n'étais pas tout sourire. Tu savais même sourire comme on soupire .

*Je n'ai d'image de toi, Gagi, que de sourire,
- sauf la dernière où la gravité, sous tes yeux clos,
ressemblait à une contemplation sereine mais secrète.*

Editions des Anneaux d'or

I8 Kerruc

29780 Plouhinec

Prix : 12 euros